UNIVERSITÉ DE BESANÇON - FACULTÉ DES LETTRES

# L'ABBÉ GALIANI
## ET SA CORRESPONDANCE AVEC
# MADAME D'ÉPINAY

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
(MENTION : LETTRES)

Soutenue devant la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon,
le 30 JUIN 1932

PAR

Mademoiselle MARIA VALANIA

JURY :

M. M. VANDAELE, Président.
VILLAT, CHARROT } Examinateurs.

S. A. "EDIZIONI COMMERCIALI" - MILANO

UNIVERSITÉ DE BESANÇON - FACULTÉ DES LETTRES

# L'ABBÉ GALIANI

## ET SA CORRESPONDANCE AVEC

# MADAME D'ÉPINAY

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

( MENTION : LETTRES )

Soutenue devant la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon,

le 30 JUIN 1932

PAR

Mademoiselle MARIA VALANIA

JURY :

M. M. VANDAELE, Président.

VILLAT, CHARROT } Examinateurs.

*29661

# UNIVERSITÉ DE BESANÇON

## FACULTÉ DES LETTRES

### DOYEN

M. VANDAELE, ( ✻ , ❀ I.).

### ASSESSEUR

M. GAFFIOT, ( ✻ , ❀ I.).

### PROFESSEURS

M. M. ROUGIER, ( ❀ A.), Philosophie, (En mission au Caire).
BARUZI, Chargé du Cours de philosophie.
CLOCHÉ, ( ❀ A.), Histoire et Géographie de l'antiquité et du moyen âge.
VILLAT, ( ⚔ , ❀ I.),Histoire et Géographie modernes et contemporaines.
CHARROT, ( ❀ I.), Chargé du cours de langue et littérature françaises.
GAFFIOT, ( ✻ , ❀ I.), Langue et littérature latines.
LEGOUIS, ( ✻ , ⚔ , ❀ A.), Langue et littérature anglaises.
VANDAELE, ( ✻ , ❀ I.), Langue et littérature grecques.
VAGNE, ( ✻ , ⚔ , ❀ A.), Chargé du cours complémentaire de Géographie.
GOLL, ( ❀ I.), Chargé du cours complémentaire de langue et littérature allemandes.
GAZIER, (O. ✻ , ❀ I. ⚔ ), Chargé du cours complémentaire d'Histoire régionale de la Franche - Comté et Sciences auxiliaires de l'Histoire.
GARÇON, ( ✻ , ⚔ , ❀ I.), Chargé du cours complémentaire de Pédagogie.

### SECRÉTAIRE DE LA FACULTÉ

M. SEIGNIER, ( ❀ A).

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

# AVANT - PROPOS

*Dans mon bien modeste travail, j'ai voulu faire revivre l'abbé Galiani à travers sa correspondance avec Mme d'Epinay et ses amis français.*

*Bien que certaines qualités de son esprit le rapprochent du XIII^e^ siècle français, qui est le siècle de la conversation par excellence, j'ai voulu montrer que Galiani est vraiment et profondément italien par la manière dont il conçoit et traite les problèmes du savoir.*

*J'ai voulu encore étudier les divers aspects de la personnalité de l'abbé Galiani et connaître le fond de sa pensée philosophique, ainsi que les liens qui l'unissaient à ses contemporains.*

*Je me suis appuyée sur les ouvrages éclairés de M. Fausto Nicolini, qui a consacré et son génie et son temps à l'étude passionnée de ce personnage si intéressant à tant de points de vue.*

*Dans la riche bibliographie que M. Nicolini a ajoutée à son recueil* : Il pensiero dell'abate Galiani (*Bari, Laterza*, 1909, p. 407-431), *j'ai puisé un grand nombre de renseignements précieux, dont je lui suis reconnaissante.*

*J'ai utilisé encore le* Manuel bibliographique *de M. G. Lanson* (*Paris, Hachette*, 1920, in-8°), *écrit très utile pour qui veut connaître le siècle où ont vécu l'abbé Galiani et Mme d'Epinay, et le* Choix de lettres du XVIII^e^ siècle *du même M. Lanson* (*Paris, Hachette*, 4^e^ *éd., revue*, 1901, in-16; *l'abbé Galiani*, p. 442-459; *Mme d'Epinay*, p. 431-441).

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546501_0062

# BIBLIOGRAPHIE

1° - Voir à l'avant-propos les sources des notices bibliographiques sur l'abbé Galiani et sur Mme d'Epinay.

2° - Pour les lettres de l'abbé Galiani, j'ai utilisé l'édition Perey-Maugras de la *Correspondance* de l'abbé avec Mme d'Epinay (Paris, Calmann-Lévy, 1881, 2 v, in-8°), parce que les textes en sont revus sur les autographes.

3° - J'ai indiqué le lieu et la date de la première publication de chaque ouvrage de Galiani, et quand je n'ai pas utilisé cette édition princeps, je les ai mis entre parenthèses.

## a) OUVRAGES DE FERDINAND GALIANI

### I. - Ouvrages économiques et politiques

*Della Moneta* - (Napoli, Raimondi, 1750, in-4°). Con cenni biografici di Pietro Custodi. Biblioteca scelta di opere italiane antiche e moderne. Milano, Silvestri, 1831.

*Idem* - Con prefazione e note di F. Nicolini. Bari, Laterza, 1915.

*Della perfetta conservazione del grano* - Discorso di Bartolomeo Intieri. (Napoli, Raimondi, 1754, in-4). - Biblioteca scelta di opere italiane antiche e moderne. Milano, Silvestri, 1831.

*Delle lodi di papa Benedetto XIV* - (Napoli, Raimondi, 1758, in-4). - Napoli, Seguin, 1825.

*Dialogues sur le commerce des bleds* - (Londres 1770, in 8°). - Bibliothèque des principaux économistes. T. XIV. Paris, Guillaumin, 1845.

*Doveri dei Principi Neutrali verso i Principi Guerreggianti e di questi verso i Neutrali* - Napoli, 1782, in-4°.

### II. - Etudes philologiques et critiques

*Del Dialetto napoletano* - (Napoli, Vocola, s. d., in-16°) - Collezione di tutti i poemi in lingua napoletana. Napoli, Porcelli, 1789, Vol. XXVIII.

*Vocabolario delle parole del dialetto napoletano che più si scostano dal dialetto toscano, con alcune ricerche etimologiche sulle medesime, degli Accademici Filopatridi* - Collezione citata - Vol. XXVI e XXVII. Napoli, Porcelli, 1789.

*Etudes sur Horace* - En français, études publiées en partie dans la *Gazette littéraire de l'Europe* (vol. V, VI, VIII) et dans les *Oeuvres d'Horace*, traduites par M. M. Campenon et Després - Paris, Boucher, 1821, 2 vol., in-16.

*Idem* - En italien il n'existe que des fragments inédits. M. Nicolini publie dans son ouvrage: *Il pensiero dell'abate Galiani*, Bari, Laterza 1909, un morceau de la vie d'Horace, tirée des poésies de cet auteur et des commentaires sur la 2[e] ode du III[e] livre. (Cf. Nicolini - *Il pensiero dell'abate Galiani*, p. 291).

## III. - Varia

*Componimenti vari per la morte di Domenico Jannaccone, Carnefice della G. C. della Vicaria*, raccolti e dati in luce da Giannantonio Sergio. Napoli, 1749, in-4 picc.

*Dialogue sur les femmes*, publié dans la *Correspondance, éd.* Perey-Maugras (Lettre du 11 avril 1772, T. II, p. 50-62) et dans l'ouvrage: *Il pensiero dell'abate Galiani*, de M. F. Nicolini, p. 258-267.

*Socrate immaginario*, Commedia per musica. (Napoli, 1775) - Con introduzione e note di M. Scherillo. Milano, Sonzogno, 1886.

*Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento, che ci spaventò tutti, coll'eruzione del Vesuvio, la sera dell'otto agosto del corrente anno, ma (per grazia di Dio) durò poco.* (Napoli, 1779, in-4 picc.) - Napoli, Seguin, 1825.

## IV. - Correspondance

*Correspondance inédite de M. l'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi de Naples, avec Mme d'Epinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, et autres personnages célèbres du XVIII[e] siècle.* Précédée d'une notice historique par feu Ginguené - Ed. Barbier et Salfi - Paris, Treuttel et Würtz, 1818, 2 vol., in-8°.

*Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi, pendant les années* 1765 *à* 1783, *avec Mme d'Epinay, le baron de Grimm, Diderot, et autres personnages célèbres de ce temps.* Pré-

cédée d'une notice historique sur l'abbé Galiani par B. Mercier de Saint-Leger. Ed. Serieys - Paris, Dentu, 1818, 2 vol., in-8°.

*Lettere di Ferdinando Galiani al marchese Bernardo Tanucci*, per cura di Augusto Bazzoni (estratte dall'*Archivio storico italiano*, serie III e IV). Firenze, Vieusseux, 1880.

*L'abbé Ferdinand Galiani, Correspondance avec Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Geoffrin, etc.; Diderot, Grimm, D'Alembert, De Sartine, d'Holbach, etc.* Ed. L. Perey et G. Maugras - Paris, Calmann-Lévy, 1881, 2 vol., in-8°.

*Lettres de l'abbé Galiani à Mme d'Epinay, Voltaire, Diderot, Grimm, le baron d'Holbach, Morellet, Suart, D'Alembert, Marmontel, la vicomtesse de Belsunce, etc.* Ed. Asse - Paris, Charpentier, 1881-1882, 2 vol., in-18.

Fausto Nicolini - *Dal carteggio dell'abate Galiani* - *Critica* - Vol. I e II, 1903-04.

### V. - Anthologies

Fausto Nicolini - *Il pensiero dell'abate Galiani* (con un saggio bibliografico). Bari, Laterza, 1909.

Francesco Flora - *Le più belle pagine di Ferdinando Galiani*. Milano, Treves, 1927.

## *b*) CORRESPONDANCE DE Mme D'EPINAY

*La signora d'Epinay e l'abate Galiani* - Lettere inedite (1769-1772), con introduzione e note di Fausto Nicolini. Bari, Laterza, 1929.

## *c*) TRAVAUX CONSACRÉS À L'ABBÉ GALIANI

### I. - Biographies et notes biographiques

Louis de Bachaumont - *Mémoires secrets* pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours; ou journal d'un observateur par feu M. de Bachaumont - Londre, chez J. Adamsohn, 1777, in-8°, T. 8.

Carlo Antonio Pilati - *Voyages en différens pays de l'Europe* en 1774, 1775 et 1776, Ed. ital. Lettere Scelte - Poschiavo, 1781.

Luigi Diodati - *Vita dell'Abate Ferdinando Galiani*, Regio Consigliere, ecc. Napoli, Orsino, 1788, p. 94, in-16.
Charles Dupaty - *Lettres sur l'Italie*. Rome-Paris, 1778, p. 245.
Joseph Gorani - *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux Etats de l'Italie*. Paris, 1794, T. I, p. 180-186.
Jean-François Marmontel - *Mémoires d'un père pour servir à l'éducation de ses enfants* - Oeuvres complètes. Paris, Verdière, 1818 - T. I, p. 353-485.
André Morellet - *Mémoires*. Paris, Ladvocat, 1822, passim.
Frederic - Melchior, baron de Grimm - *Correspondance Littéraire*. Paris, Garnier, 1876-82, passim.
Pietro e Alessandro Verri - *Lettere e scritti inediti*. Milano, Galli, 1879, II, p. 45-46.
A. Ademollo - *La famiglia e l'eredità dell'abate Galiani* - Nuova Antologia - 31 ott. 1880, p.460-67.
Ferraioli - *Un fallo diplomatico dell'abate Galiani*. Archivio storico napoletano, V, 1880, p. 690.
Casanova de Seingalt - *Mémoires* - Paris, Garnier, s. d., Tome III, p. 435.
Denis Diderot - *Lettres à Sophie Volland* (par Babelon). Paris, Gallimard, 1930, passim.

## II. - Etudes critiques generales

G. Pecchio - *Storia dell'economia pubblica in Italia*. Lugano, Ruggia. 1829, pp. 89-97.
C. A. Sainte-Beuve - *Causeries du lundi*. Paris, Garnier, s. d., Tome II, p. 421-42 (article du 26 août 1850).
Denis Diderot - *Lettre à Monsieur *** sur l'abbé Galiani*, dans le *Mercure de France*, 1771, réimprimée dans les *Oeuvres*. Ed. Assézat. Paris, Garnier, 1875, T. VI, p. 440-43.
— — *Lettre à De Sartine*. *Oeuvres*. Assézat et Tourneux. Paris, Garnier, 1875-77, T. XX, p. 8-10.
F. Brunetiere - L'abbé Galiani dans *la Revue des deux mondes*, 15 juin 1881, T. LI, 3me pér., T. 45, 1881. (Recueilli dans les *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, T. II, Paris, Hachette, in-12).
Carlo Pascal - *Sulla vita e sulle opere di Ferdinando Galiani*. Napoli, Morano, 1885.
Fausto Nicolini - *Intorno a Ferdinando Galiani* - Osservazioni a pro-

posito d'una pubblicazione recente - *Giornale storico lett. ital.*, LII, 2 sem. 1908, p. 1-55.

### III. - Etudes critiques ayant trait en particulier aux ouvrages de F. Galiani

A. Morellet - *Réfutation de l'œuvre qui a pour titre*: *Dialogues sur le commerce des bleds* - Londres, (Paris), 1770.

Voltaire - *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs.* Genève, 1770 (sub bled) Sez. III.

A. N. Condorces - *Lettre d'un laboureur de Picardie à M. N. *** auteur prohibitif à Paris* (1775) - Bibl. des principaux économ. Paris, 1847, T. XIV, p. 496.

J. Turgot - *Lettres à Morellet* (17 janvier 1770) *et à Mlle de Lespinasse* (26 janvier 1770) citées dans la *Correspondance*, éd. Perey-Maugras - Paris, 1881, T. I, p. 505, App.

Michele Scherillo - *Storia letteraria dell'opera buffa napoletana dalle origini al principio del secolo* XIX (Napoli, 1883, p. 260-72) - Réimprimé dans l'éd. du *Socrate* par M. Scherillo. Milano, Sonzogno, 1886.

Gaetano Amalfi - *Dubbi sul Galiani.* Torino, Bocca, 1888.

Augusto Graziani - *Storia critica delle teorie del valore in Italia.* Milano, Hoepli, 1889, p. 59 et p. 176).

Goethe - *Tagebücher der sechs ersten Weimarischen Jahre* (1776-1782). Leipzig, 1889, p. 135.

Croce *Natura an arte?* - *Critica*, V, 1907, p. 172-173.

Croce - *Il pensiero dell'abate Galiani. Critica*, VII, 1909, p. 400, et s.

Croce - *Teatri di Napoli* - Dal Rinascimento alla fine del secolo XVIII - Nuova edizione. Bari, Laterza, 1910, in-8, p. 336.

Croce - *Filosofia della pratica.* Bari, Laterza, 1923, in-8.

Croce - *Storia del Regno di Napoli.* Bari, Laterza, 1925, in-8°.

Croce - *Una lettera inedita di Mme d'Epinay e il « Dialogue sur les femmes » di Galiani* - Mélanges d'Histoire littéraire générale et comparée. Paris, Champion, 1930, T. I, p. 174-186.

## *d*) AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

Locke - *Essai philosophique concernant l'entendement humain.* Amsterdam, Schelte, 1723, in-4°.

D'Holbach - *Système de la nature.* Londres..., 1770, v. 2, in-8°.

Leibniz - *Pensées de Leibniz sur la religion et la morale* - IIe Ed. de l'ouvrage intitulé : *Esprit de Leibniz.* Paris, 1803.
Voltaire - *Oeuvres complètes.* Paris, Firmin-Didot, 1878, passim.
Fénelon - *L'éducation des filles.* Paris, Firmin-Didot, 1881, T. I, p. 21.
E. Faguet - *XVIIIe siècle.* Paris, 1890.
J.-J. Rousseau - *Emile.* Paris, La Renaissance du Livre, s. d.
J.-J. Rousseau - *Les confessions.* Paris, Garnier, s. d.
G. B. Vico - *Principi d'una scienza nuova d'intorno la comune natura delle Nazioni.* Milano, Sonzogno, s. d.
Louis Ducros - *La Société française au XVIIIe siècle*, d'après les Mémoires et les Correspondances du temps. Paris, Hatier, 1922, in-12.

# CHAPITRE I

## Vie de l'abbé Ferdinand Galiani.

Ferdinand Galiani est né à Chieti, dans les Abruzzes, le 2 décembre 1728.

Son père, Mathieu Galiani, était auditeur royal.

Dès son enfance, il fut confié, avec son frère Bernard, aux soins de son oncle, Monseigneur Célestin Galiani, qui était alors premier aumônier du roi à Naples. A cause de l'absence de leur oncle, chargé d'une mission politique auprès du Saint-Siège, les deux enfants furent placés au collège des R. P. Célestins.

Au retour à Naples de Mgr Galiani, les neveux de celui-ci continuèrent leurs études à la maison, où ils firent leur cours de droit.

L'oncle remplissait entre autres charges celle de Préfet des Hautes-Etudes de l'Université de Naples. La maison était le centre où se réunissait tout ce que cette Université possédait alors de savants distingués, tels que Pasquale Cirillo, Nicolò Fraggianni, Giacomo Martorelli, Domenico Sanseverino et les deux savants économistes Bartolommeo Intieri et Alessandro Rinuccini.

Dès cette époque l'économie politique fut pour le jeune Ferdinand l'objet d'une prédilection marquée. A seize ans, il lisait à l'Académie des Emules, dont il était membre, une dissertation sur l'état de la monnaie à l'époque de la guerre de Troie. Il traduisit aussi le traité de Locke *Sur l'intérêt de l'argent et sur la monnaie*. Deux ans plus tard, il entreprit un ouvrage, qui ne fut pas achevé, sur l'histoire de la navigation de la Méditerranée dans l'antiquité. En 1749, il pu-

blia, à la suite d'une petite aventure académique, un malin et piquant volume sous ce titre: *Componimenti vari per la morte di Domenico Jannaccone, carnefice della Gran Corte della Vicaria, raccolti e dati in luce da Giannantonio Sergio, avvocato napoletano* (1) qui fit rire tout Naples aux dépens de l'avocat Sergio, président de l'Académie, sous le nom duquel le livre avait été publié.

En 1751, il publia, sans nom d'auteur, son ouvrage *Della Moneta* (2).

Le succès de ce livre fut très grand.

Ferdinand Galiani qui avait déjà reçu les ordres mineurs, eut, à la suite de cette publication, le titre de Monseigneur et l'honneur de la mitre.

De 1751 à 1753, notre abbé voyage par les principales villes d'Italie. Il y connut les écrivains les plus distingués tels que Morgagni, F. M. Zanotti, Scipione Maffei, Antonio Cocchi, etc., avec lesquels il eut jusqu'en 1759 une active correspondance.

Il y visita les Académies et se trouva partout précédé par sa réputation. A son retour à Naples (1753), il eut la douleur de perdre son oncle.

Galiani s'était lié d'amitié avec l'abbé Intieri, qui avait inventé une machine à étuver le blé. Il se chargea de faire connaître la découverte de son ami et il publia dans ce dessein, en 1754, un ouvrage sous le titre: *Della perfetta conservazione del grano: discorso di Bartolommeo Intieri* (3).

Mais l'inépuisable activité de son esprit, lui faisait traiter les sujets les plus variés.

Il entreprit de collectionner les pierres du Vésuve et les envoya à Benoît XIV, qui en fit don au Musée de l'Institut de Bologne. Galiani avait eu soin d'écrire sur une des caisses: « Beatissime Pater, « fac ut lapides isti panes fiant ». Le pape lui fit alors cadeau du canonicat d'Amalfi. Galiani s'en montra reconnaissant et, à la mort de Benoît XIV, il écrivit une oraison funèbre qui, de l'avis de Diderot, était un « morceau d'éloquence et de nerf ». A cette époque, il devint membre de l'Académie d'Herculanum et il composa divers mémoires pour le premier volume des *Antiquités d'Herculanum*. Qua-

(1) Diverses Compositions pour la mort de Dominique Jannaccone, bourreau de la Grande Cour de la Vicaria, réunies et publiées par J. A. Sergio, avocat napolitain.

(2) Sur la monnaie.

(3) Sur la parfaite conservation du blé; discours de Barthélemy Intieri.

tre ans plus tard, il fut nommé par le roi de Naples, secrétaire d'ambassade à Paris.

Pendant l'absence de l'ambassadeur, le comte de Cantillana, il devint chargé d'affaires.

Il fréquenta à Paris les salons de Mme Necker, de Mme Geoffrin, de Mme d'Epinay et du baron d'Holbach et il se lia d'amitié avec les philosophes et en particulier avec Diderot et prit part au mouvement intellectuel qui plaçait alors la France à la tête des nations de l'Europe. A Paris, il écrivit des *Commentaires sur Horace*, puis les fameux *Dialogues sur le commerce des bleds*. En 1769, après un incident diplomatique (cf. Préface à la *Correspondance*, Perey-Maugras, p. XLII-XLVIII) Galiani fut rappelé à Naples pour remplir les fonctions de Conseiller de Commerce.

Quelques années après, il était nommé l'un des Intendants des Domaines royaux.

Dans cette période il fit le plan de l'ouvrage qu'il n' a pas écrit: *De l'instinct et des habitudes de l'homme*, ou *Principes des droits de nature et des gens*. Il fit aussi le plan d'un opéra-comique: *Socrate Immaginario* (1), dont le poète Lorenzi fit en partie les vers et dont Paisiello composa la musique.

Il publia encore une dissertation sur le *Dialetto napoletano* (2), puis en 1782, un ouvrage de droit public: *Dei doveri dei Principi Neutrali verso i Principi Guerreggianti e di questi verso i Neutrali* (3).

Il fut nommé ensuite premier Assesseur du Conseil Général, puis Surintendant des Fonds de la Couronne.

Il n'abandonna pourtant jamais ses relations avec la France. Deux gros volumes de lettres attestent ses sentiments d'affection pour ses amis et l'intérêt qu'il prenait aux événements de ce pays.

Sa santé déjà faible commença à décliner. Il fit un voyage en Italie; à Modène il fut reçu par Tiraboschi et à Naples, son état maladif empira et il mourut le 30 octobre 1787, à l'âge de 59 ans.

---

(1) *Socrate Imaginaire.*

(2) Dialecte napolitain.

(3) Sur les Devoirs des Princes Neutres envers les Princes Belligérants et de ceux-ci envers les Neutres.

# CHAPITRE II

Les principaux ouvrages de l'abbé Galiani - Galiani écrivain italien et français - Caractères différents de ses ouvrages dans les deux langues.

Notice sur ses principaux ouvrages italiens: *Della Moneta (Sur la Monnaie). - Dei doveri dei Principi Neutrali verso i Principi Guerreggianti e di questi verso i Neutrali (Sur les Devoirs des Princes Neutres envers les Princes Belligérants et de ceux-ci envers les Neutres). - Socrate Immaginario (Socrate Imaginaire). - Del Dialetto Napoletano (Sur le Dialecte Napolitain).*

Notice sur ses ouvrages français: *Les Dialogues sur le commerce des bleds - La Correspondance avec Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Geoffrin, etc. - Grimm, Diderot, d'Alembert, de Sartine, d'Holbach, etc. - Etudes sur Horace.*

On peut diviser les ouvrages de l'abbé Galiani en deux classes: ouvrages italiens et ouvrages français.

Y a-t-il à vrai dire une séparation nette à faire entre les deux catégories? Il n' y a, ce me semble, qu'une différence de forme, mais non pas de fond. Galiani est toujours et partout écrivain italien, comme il était Italien de naissance, d'esprit et de culture.

Mais si on laisse de côté ses œuvres comiques, telles que les parodies et la pièce *Socrate Immaginario*, quiconque lit ses ouvrages italiens, dont le style est plutôt grave, soutenu et la phrase longue et complexe, a de la peine à reconnaître le même auteur dans ses ouvrages français. Dans ces derniers, le trait dominant de son style est la verve, l'esprit brillant et une grande originalité.

Mais pourquoi cette différence dans la forme?

C'est que le français s'adaptait mieux que l'italien à la vivacité de son esprit.

Cependant il faut reconnaître que Galiani était original d'esprit tant dans l'idiome d'emprunt que dans sa propre langue. En France, son génie le faisait remarquer plus qu'en Italie, parce qu'il portait dans la culture française non seulement son empreinte personnelle, mais aussi un reflet des courants du savoir italien et méridional surtout.

Son ouvrage italien, et le plus important, est le traité *Della Moneta*, œuvre remarquable, écrite sous l'impulsion des besoins nouveaux qui hantaient les esprit italiens après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748).

On sentait en effet le besoin de réformes et la culture fut un instrument pratique pour une nouvelle politique et une nouvelle sociologie. Certains étudient les moyens pour accroître la richesse nationale, c'est-à-dire la liberté du commerce, de l'agriculture et une juste répartition des impôts. D'autres cherchent à réprimer et à abolir les privilèges du clergé et de la noblesse; d'aucuns tâchent de rendre la justice plus humaine et plus équitable ou travaillent pour étendre et régler l'instruction publique.

Cette tendance pratique appartient particulièrement à la Lombardie, dont les principaux représentants sont les frères Verri et Cesare Beccaria.

A Naples aussi, bien qu'elle soit caractérisée par un esprit théorique, la culture ne perd pourtant pas de vue son but pratique. Par conséquent les écrivains de ce temps ne considérèrent pas la science d'une manière abstraite, mais ils l'appliquèrent à résoudre les problèmes de la vie. Cette tendance eut une grande influence sur la formation de l'esprit de l'abbé Galiani qui était déjà, par sa nature, porté à ce genre d'études. Il appartient donc à cette classe de savants qu'on peut appeler les Encyclopédistes italiens: tels que Antonio Genovesi, Mario Pagano, Nicolò Spedalieri, etc.

Mais peut-être les écrivains qui exercèrent sur lui la plus favorable influence sont Machiavel et G. B. Vico.

Galiani eut le mérite d'être le seul qui pénétrât la profondeur des idées que G. B. Vico avait exposées dans son livre *Principi di una scienza nuova intorno alla comune natura delle nazioni* (1).

Les contemporains de ce philosophe, au contraire, ne le comprirent pas et le jugèrent obscur et paradoxal.

Dans la Préface à la Correspondance de Galiani, éd. Perey-Mau-

(1) Principes d'une Science nouvelle sur la nature commune aux Nations,

gras, p. XXXVI, on trouve cité le jugement que notre abbé a fait de lui. « On disputait un jour devant lui sur le mérite de Vico, il ré- « pondit : — Vico osa tenter de passer à gué le fleuve des ténèbres « métaphysiques; il s'est noyé, mais il a servi de pont aux penseurs « plus heureux qui ont voulu passer après lui ».

Dans ce milieu intellectuel fut conçu le traité *Della Moneta*, qui fit faire à la science de l'économie politique un pas de géant.

Ce livre fut publié à Naples dans une période de trouble économique. Le royaume des Deux-Siciles avait acquis son indépendance politique.

Ce changement, fit affluer dans l'Etat un grand nombre d'étrangers et, avec eux, une grande quantité de numéraire, ce qui augmenta considérablement le prix des denrées.

Cela effraya le public et le gouvernement. Ce fut alors que Galiani se proposa d'écrire un ouvrage qui pouvait éclairer le peuple à ce sujet et calmer les esprits.

En effet, le livre fut très utile. Le gouvernement adopta graduellement ses idées avec un heureux résultat.

Avant d'écrire son traité, l'abbé Galiani avait étudié l'ouvrage de Locke : *Sur l'intérêt de l'argent et sur la Monnaie*, qu'il voulut traduire pour le rendre accessible aux lecteurs. Mais il fallait y ajouter beaucoup de notes pour expliquer et réfuter certaines idées que Galiani ne partageait pas, et il préféra écrire l'ouvrage *Della Moneta*, dans lequel il put développer avec ordre ses idées. (Voir note de Galiani — *Della Moneta* — éd. Silvestri - Milano 1831, T. I, p. 208).

Dans l'ouvrage : *Della Moneta*, l'abbé Galiani développe ses théories sur l'origine et l'emploi de la monnaie, sur les lois qui établissent la valeur des choses et il s'occupe de toutes les questions se rapportant à ce sujet : l'octroi, l'intérêt, l'institution des banques et des compagnies de commerce, la hausse des prix, les dettes de l'Etat, l'échange, l'agio, etc.

Il fut le premier des écrivains italiens qui donnât un fondement philosophique à une question essentiellement pratique. Il considéra les principes d'économie politique par rapport à Dieu, à la Providence, aux lois humaines, sociales et morales.

« Le système de Galiani », dit A. Graziani (*Storia critica della teoria del valore in Italia* (1) Milano, Hœpli, 1889, Cap. V, p. 98) « se « présente non seulement comme une doctrine qui devance notable-

(1) Histoire critique de la théorie de la valeur en Italie.

« ment celle de Jevons et de Menger, mais comme une théorie origi-
« nale, indépendante de celles de Locke et de Cantillon et qui ne
« trouve pas de précédents directs dans l'histoire de la littérature éco-
« nomique » (1).

M. Dessein (*Galiani et la question de la Monnaie au XVIII^e siècle* — Langres, Impr. Champenoise 1902, p. 100), après avoir analysé l'ouvrage *Della Moneta*, relève l'importance de beaucoup de doctrines qui y sont exposées. Lui aussi est parmi les critiques qui regardent Galiani comme un des précurseurs des théories modernes sur la valeur subjective en général et il démontre comment cet écrivain sut entendre la fonction de la monnaie dans la vie économique.

Le traité *Della Moneta* eut un succès éclatant, non seulement à Naples, mais aussi dans toute l'Italie. A Milan, cet ouvrage permit à Galiani d'entrer dans la société de Verri, Beccaria, Trivulzi, etc. Il en devint le favori et ne fut jamais oublié. Il nous reste des lettres à ses amis qui attestent que ses rapports avec ces savants continuèrent jusqu'à sa mort.

Le livre fut connu aussi à l'étranger, on ne sait pas à quelle époque. « Probablement il fut porté en France par Galiani qui en avait « parsemé plusieurs exemplaires dans Paris ». (*Correspondance* — éd. Perey-Maugras, Paris 1881 - Lettre du 18 décembre 1785 - T. II, pag. 283).

Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage fut traduit en français par Morellet, mais on ignore s'il fut imprimé. Cet abbé répondait ainsi à Galiani: « Vous me donnez comme une raison qui aurait dû me dé-
« tourner d'écrire contre vous, la conformité de vos *Dialogues* avec
« votre livre: *Sur la Monnaie*. N'était - il pas plus simple, me dites -
« vous que vous devinassiez que dans mes *Dialogues je* répéterais
« les mêmes principes que j' ai adoptés dans mon livre de la Mon-
« naie, que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de traduire? A la vé-
« rité, vous insinuez que je serai en contradiction avec moi-même,
« parce que j'ai traduit votre ouvrage en français. Mais cette raison
« n'est pas bonne. J'ai pu le traduire et en dire beaucoup de bien,
« sans m'engager pour cela à ne pas le réfuter. D'ailleurs, l'estime
« que je fais d'un volume in-quarto n'est pas un engagement de trou-
« ver bon tout ce qui y est renfermé. J'ai trouvé et je trouve encore

---

(1) *Texte italien.* « Il sistema del Galiani si presenta non solo come « una dottrina che notevolmente precorre quella di Jevons e di Menger, ma « come una teoria originale, indipendente da quelle di Locke e di Cantillon e « che non trova precedenti nella storia della letteratura economica ».

« que votre livre est fort bon, etc.... » (Lettre à Galiani - 1^er^ mai 1770 inéd. *Società Napoletana di Storia Patria* - Codice Segnato XXXI A 13 in. 4° - Cf. note de F. Nicolini en tête de l'ouvrage *Della Moneta* - Bari, Laterza 1915).

Les discussions sur la paternité de l'ouvrage durèrent presque un siècle et demi. Je citerai à ce propos M. Nicolini qui dans le *Giornale storico letterario italiano* N. 52, -908 dit: « Le brouillon autographe « qu'on a trouvé dans ces derniers temps (1908) résout sans aucune « restriction tout doute sur ce sujet. Ses amis se bornèrent à corriger « quelques épreuves.

« Ce qui décide à coup sûr la question, c'est une quantité de let- « tres de Bartolommeo Intieri qu'on a récemment trouvées » (1).

L'ouvrage *Della Moneta* fut plus tard réimprimé. Galiani ne voulut pas le refaire et il se borna à ajouter seulement 35 notes (et non 14 comme on le trouve dans la *Correspondance* - T. II, p. 585, note).

Dans une de ces notes il répondit « avec le langage de l'amitié « à l'abbé Morellet ». (Lettre du 22 juillet 1780. *Corr.* T. II, p. 592).

Dans une lettre à Grimm (9 déc. 1780) l'abbé Galiani annonçait qu'il était en train d'écrire un ouvrage de droit public en italien. Le titre en est: *De' doveri dei Principi Neutrali verso i Principi Guerreggianti e di questi verso i Neutrali.* Il exprimait aussi le désir de le voir traduit en français, mais, comme il le dit, pour en tirer du profit, car il était toujours à court d'argent.

« Ce livre, dit l'auteur, sera pesant au point qu'on jurera que « c'est Volfius ou Pouffendorfius, qui en est l'auteur ». (*Corr.* T. II, p. 602).

Il s'agit d'un ouvrage juridique, écrit, selon Mr Nicolini, par ordre du gouvernement napolitain. L'abbé Galiani a considéré les devoirs de l'homme envers son prochain, devoirs qui nous sont imposés par Dieu et sont fondés sur les lois de la justice et de la bienfaisance.

On ne peut passer sous silence la pièce comique *Socrate Immaginario* que Galiani a écrite avec l'abbé Lorenzi. Cet ouvrage, comme dit Mr Scherillo, est le chef-d'œuvre du théâtre napolitain et peut être mis au niveau des meilleures comédies de Goldoni. (Cf. *Saggio*

---

(1) *Texte italien.* — « La minuta autografa venuta fuori in questi ultimi « tempi (1908) risolve recisamente qualunque dubbio fosse potuto sorgere al « riguardo. L'aiuto dei suoi amici si limitò alla correzione di qualche prova « di stampa, piccoli servigi di nessun valore. L'argomento che taglia la testa « al toro, riguardo al Rinuccini ed Intieri, sono un mucchio di lettere del- « l'Intieri, venuto fuori in questi ultimi tempi ».

*critico* di Michele Scherillo in *Socrate Immaginario* - commedia per musica - Milano, Sonzogno, p. 5 et suiv.).

Cette pièce fut mise en musique par Paisiello et parut sur la scène en 1775.

Galiani dans une lettre à Mme d'Epinay en donne le plan. « Comme je n'ai rien à vous mander ce soir, je vous parlerai de *ma* « *pièce comique*. C'est une imitation de Dom Quichotte. On suppose « un bon bourgeois de province qui s'est mis en tête de rétablir l'an- « cienne philosophie, l'ancienne musique, la gymnastique, etc. Il se « croit Socrate. Il a pris son barbier, dont il a fait Platon (c'est le « Sancho Pança). Sa femme est acariâtre et le bat toujours; ainsi c'est « une Xantippe. Il va dans son jardin consulter son démon; enfin on « lui fait boire un somnifère en lui faisant croire que c'est la ciguë; « et, grâce à l'opium, lorsqu'il se réveille, il se trouve guéri de sa « folie » (Lettre du 16 sept. 1775 - *Corr.* T. II, p. 424).

Quoique l'abbé Galiani attribuât à lui seul la paternité de l'ouvrage (1), chose que l'abbé Lorenzi faisait de son côté, on sait, après plusieurs recherches, que tous les deux y ont collaboré.

Mr Scherillo, dans son étude sur le *Socrate Immaginario*, a tâché par une analyse diligente de trouver quelles sont les parties dues à l'abbé Galiani et quelles les parties dues à Lorenzi. « Et je crois. « dit Mr Scherillo, que sont précisément de Galiani l'idée maîtres- « se, le plan de la pièce, les mots spirituels qui s'approchent le plus « d'Aristophane et les scènes à la manière classique et pleines de ré- « miniscences des anciens » (*Saggio critico* di M. Scherillo, p. 15) (2).

Le public n'eut pas de peine à reconnaître dans le héros un savant napolitain, Saverio Mattei, professeur de langues orientales à l'Université.

Pour cette raison, la pièce fut interdite par la censure et ne fut représentée qu'après cinq ans. Galiani lui-même donne à son amie la nouvelle de cette défense et dit avec complaisance qu' « en France « le seul Tartufe mérita cet honneur. Ainsi mettez Socrate au niveau « du Tartufe pour le bruit qu'elle a fait, pour les cabales, les intri- « gues, les méchancetés qu'elle a enfantées » (Lettre du 9 déc. 1775. *Corr.* T. II, p. 430).

(1) Pourtant dans sa lettre à d'Alembert, Galiani dit qu' il en avait fait seulement le plan (Lettre du 28 nov. 1777 - *Corr.* T. II, p. 538).

(2) *Texte italien*. — « Ed appunto del Galiani io credo che sia l'idea « principale, il canovaccio (le plan), i motti più finemente aristofaneschi, « e le scene che hanno sapore e riminiscenze classiche ».

Galiani fut aussi philologue. Son ouvrage *Del Dialetto Napoletano* montre une autre tendance de son esprit.

Ce livre fut inspiré par l'amour de la Patrie, comme il le dit lui-même dans la Préface, où il parle de Naples avec des accents tendres et dévoués.

Les ouvrages français de l'abbé Galiani par ordre chronologique sont les *Dialogues sur le commerce des bleds* et la « Correspondance » avec Mme d'Epinay et ses amis français. Mais je parlerai avant tout de cette dernière, parce qu'on y trouve tout ce qui concerne les *Dialogues*, depuis leur impression jusqu'à la polémique qu'ils ont déchaînée.

C'est dans cette *Correspondance* qu'on peut connaître mieux qu'ailleurs l'homme et l'écrivain. En effet ses lettres nous révèlent son âme, ses sentiments, et tout cela, mêlé à des observations philosophiques, morales, politiques, philologiques, psychologiques, historiques et littéraires.

La forme épistolaire était la plus conforme à son esprit: il pouvait y dire facilement toutes ses pensées, sans l'effort d'un travail continu et pénible.

Mr Croce considère la *Correspondance* de l'abbé Galiani comme un de ses chefs-d'œuvre; il affirme qu'ainsi que le traité *Della Moneta* et les *Dialogues* elle ajoute beaucoup à la gloire de notre écrivain. (Cf. *Croce - Il pensiero dell'abate Galiani - Critica* 1909).

Les lettres de l'abbé Ferdinand Galiani ont été réunies en deux tomes par M. M. Perey et Maugras, qui les ont collationnées avec le plus grand soin. Ils ont aussi intercalé quelques réponses de Mme d'Epinay, la spirituelle amie de l'abbé Galiani et ils ont mis en tête de cette publication une excellente étude sur *Galiani ses amis et son temps*. Nous leur savons gré de ce travail long et pénible qui a servi à placer Galiani sous son véritable jour comme penseur et comme écrivain.

Mr Nicolini, savant italien, héritier des manuscrits de l'abbé Galiani et qui est pour cette raison à même de connaître à fond les autographes de notre écrivain, reconnaît que le recueil de M. M. Perey et Maugras, à quelques lettres près, est le plus complet et authentique.

On ne peut pas en dire autant des éditions de la Correspondance de Barbier et de Serieys (1818). Elles sont défectueuses, comme dit Sainte-Beuve, « au point de compromettre l'agrément de la lecture ». Et vraiment, surtout dans l'édition Serieys les « altérations de texte sont innombrables » (*Corr.* T. I, p. IV).

La lecture de la *Correspondance* de l'abbé Galiani est très agréable, au point de nous entretenir pendant des heures entières. Pour mieux la goûter, il faut lire les lettres de Mme d'Epinay.

Mr Nicolini a récemment publié un recueil de lettres de cette dame sous le titre: *La signora d'Epinay e l'abate Galiani* (1) (Lettere inedite (1769-1772) con introduzione e note di F. Nicolini - Bari, Laterza, 1929).

Ces lettres sont presque toutes inédites; mais dans ce recueil on trouve aussi celles que M. M. Perey-Maugras ont publiées dans le premier tome de la *Correspondance*, excepté celle qui porte la date du 4 octobre 1769.

Les deux correspondances bien qu'incomplètes, sont fort intéressantes, car elles nous transportent au milieu d'une société depuis longtemps disparue, mais qui revit devant nous avec toutes ses passions, ses joies et ses douleurs.

Dans le dernier mois de son séjour à Paris (1769), l'abbé Galiani avait écrit les *Dialogues sur le commerce des bleds.*

La question des grains troublait alors la France. Les mesures que le Gouvernement avait prises et qui avaient été publiées par la Déclaration du Roi, du 25 mars 1763, par l'Edit de juillet 1764 et par les Lettres patentes du 7 novembre 1764, mesures favorables à la libre exportation des grains, amenèrent, quelque temps après en France, une grave disette, qui fut cause de plusieurs émeutes.

Galiani, qui prévoyait cette triste conséquence de la liberté d'exportation, saisit l'occasion pour écrire ses brillants *Dialogues* qui « é-« tablirent à Paris la réputation de l'abbé comme écrivain et dont la « publication fut un véritable événement ». (Perey-Maugras - *Corr.* T. I, p. VIII).

Il est impossible de résumer cet ouvrage, comme l'observe Mr Nicolini, car son plus grand mérite est dans les digressions et dans le développement des arguments partiels (Cf. Nicolini - *Il pensiero dell'abate Galiani*, pag. 45). Il nous reste à dire seulement que Galiani n'était pas ennemi de la libre exportation, comme le croyaient les économistes, mais il voulait qu' elle fût établie par degrés, selon les nécessités de lieu et de temps, et non tout d'un coup comme on avait fait en France. Il demandait aussi un droit fixe à l'exportation.

---

(1) *Mme d'Epinay et l'abbé Galiani.* Lettres inédites (1769-1772). Introduction et notes de F. Nicolini - Bari, Laterza, 1929.

Galiani a traité la question des blés non seulement sous l'aspect économique, mais aussi sous l'aspect politique.

De plus il sut donner aux personnages des *Dialogues* une figure dramatique qui n'est pas leur moindre prix.

Galiani n'a pas achevé son ouvrage; il voulait y ajouter un autre dialogue qu' il ne fit jamais. Il se contenta d'écrire quelques lettres explicatives à ses amis de France sur ce sujet. Une des plus importantes est la lettre écrite au comte de Schomberg qui illustre le but de ses *Dialogues*. (Lettre du 19 mai 1770 - *Corr.* T. I, p. 145-150).

Il avait laissé son manuscrit à ses amis parisiens qui se chargèrent de le corriger et le firent ensuite imprimer non sans avoir lutté contre l'obstacle de la censure, comme on le sait par les lettres de Mme d'Epinay à Galiani.

Enfin l'abbé apprend avec joie que son livre vient d'être imprimé. Il observe avec une fierté légitime: « .. il a fallu renvoyer « un contrôleur. causer des banqueroutes immenses, exciter le bou- « leversement de l'Etat, pour que mon petit livre paraisse ». (Lettre du 10 janv. 1770. - *Corr.* T. I, p. 52-53).

Cet ouvrage fit sensation et déchaîna une violente polémique.

« On écrivit pour et contre », dit Ginguené dans une bonne notice sur la vie et les ouvrages de Galiani, « mais on fut généralement « d'accord sur la forme agréable que l'auteur avait su donner à ce « grave sujet et sur la manière libre et spirituelle dont il l'avait trai- « té ». Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'abbé Galiani par Ginguené. (*Correspondance*, inédite de l'abbé Ferdinand Galiani).

Cette fome agréable dialoguée, il l'avait tirée du génie même de la langue française, qui s'adaptait si bien à son besoin de converser et de faire toujours de l'esprit. C'est lui-même qui le dit.

Le français est le langage le plus dialoguant parce qu'il est « le « langage du peuple le plus social de l'univers, le langage d'une na- « tion qui a besoin de parler pour penser, et qui ne pense que pour « parler ». (Lettre du 12 mai 1770 - *Corr.* T. I, p. 142).

La versatilité du génie de l'abbé Galiani se manifesta encore dans deux études sur Horace: l'une en français, l'autre en italien. Dans la première il fit des commentaires à plusieurs odes d'Horace. Dans la seconde il s'était proposé d'écrire une biographie de ce poète, tirée principalement de ses poésies, qu'il voulait ensuite publier par ordre chronologique. Mais les deux ouvrages restèrent inachevés.

Les essais publiés sur la *Gazete Littéraire de l'Europe* furent loués par les amis français de l'auteur et surtout par Diderot. (Cf.

lettre à Galiani, 1773 - Diderot - Oeuvres - Ed. Assézat - Paris, Garnier 1875 - T. VI, p. 289-302).

L'abbé Galiani ne fut pas seulement un écrivain de mérite: il fut encore numismate, minéralogiste, archéologue et géographe. Plusieurs ouvrages témoignent de sa multiple activité et il serait trop long de les citer. Je puis dire seulement que partout l'abbé Galiani a laissé des traces remarquables de son génie.

# CHAPITRE III

Les problèmes philosophiques au XIII[e] siècle - Rapports de Galiani avec les philosophes, ses contemporains - Opposition de Galiani à leurs idées - Indépendance de sa pensée - Trait dominant de son esprit - Nouvelle tendance religieuse contemporaine - L'abbé Galiani en présence du problème religieux - Sa conduite extérieure - Les idées de l'abbé dans le traité *Della Moneta* et dans les *Doveri dei Principi Neutrali* - Sa croyance à l'existence de Dieu d'après sa *Correspondance avec Mme d'Epinay*, etc., et le témoignage de ses contemporains - Comment Galiani juge le catholicisme.

Pendant son séjour à Paris, l'abbé Galiani avait eu le loisir de connaître et d'étudier les problèmes philosophiques, religieux, sociaux et politiques qui intéressaient la France au XVIII[e] siècle. Ces questions étaient étudiées par tous les écrivains de ce temps. On cherchait à détruire une société désormais vieillie, pour en réédifier une autre plus conforme aux besoins intellectuels, moraux et matériels de l'époque. Tout homme y apportait sa contribution d'expérience et de culture, tout servait à ce dessein, les idées même qui venaient de l'étranger et surtout de l'Angleterre.

Ce mouvement intéressait toute l'Europe, et la France en particulier. Plusieurs princes étrangers tels que Frédéric le Grand et Catherine II, suivaient avec un vif intérêt ces nouveaux courants d'idées et tâchaient de connaître toutes les productions du génie français.

Quels rapports Galiani avait-il avec les philosophes de son temps? Il avait de fréquentes relations avec d'Alembert, d'Holbach, Marmontel, Morellet, etc. Il était aussi lié d'amitié avec le baron de Grimm qui rédigeait la *Correspondance littéraire* et avec Diderot, le princi-

pal rédacteur de l'*Encyclopédie*. Les lettres de Diderot à Mlle Volland et d'autres écrits de cet auteur, sont un éclatant témoignage de cette amitié.

Galiani ne connaissait personnellement ni Voltaire, ni Rousseau: il avait lu leurs ouvrages.

Mais la pensée française n'eut aucune influence sur l'esprit de Galiani. A son endroit, il est plus prêt à la critique qu'à l'éloge. Il admire Voltaire pour son esprit universel et pour son génie poétique, mais il découvre tout de suite le côté faible de ses ouvrages. (Cf. 12 mai 1770 - *Corr.* T. I, p. 140 et 27 févr. 1773, T. II, p. 176 et suiv.).

Comme philosophe il le juge peu original, peu profond et pas toujours conséquent avec lui-même dans son raisonnement.

A propos de Cicéron, qui était devenu célèbre parce qu'il avait répété en latin les théories philosophiques des Grecs, Galiani ajoute: « C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit qu'à Bochart, « Bossuet, Huet, Le Clerc, Hammond, Grotius, etc. Ils ont dit en la- « tin, sur la Bible, ce que Voltaire a expliqué en français: on ignore « ceux-là; on ne parle que de lui ». (Lettre du 20 juillet 1771 - *Corr.* T. I, p. 420).

Après la lecture de la brochure *Tout en Dieu*, Galiani conclut ses observations par ces mots: « Il a voulu paraître déiste et s'est « trouvé athée sans s'en apercevoir ». (Lettre du 20 janv. 1770 - *Corr.* T. I, p. 54 et lettre du 13 déc. 1770, T. I, p. 312 sur la brochure *Dieu et les hommes*).

Bien souvent, à propos de quelques articles du Dictionnaire philosophique, comme celui sur la curiosité, ou de quelques livres comme le *Sermon du papa Nicolas Chariteski prononcé dans l'Eglise de Sainte-Toleranski, village de Litheranie le jour de Sainte-Epiphanie*, Galiani contredit cet écrivain en général, dans sa pensée fondamentale.

Il ne l'admire ni comme auteur dramatique, ni comme critique. (Cf. lettre du 27 fév. 1773 - *Corr.* T. II, p. 176 et suiv.; sur *Alzire*, 29 janv. 1773, T. II, p. 170; sur l'*Enfant prodigue*, 27 fév. 1773, T. II, p. 176 et suiv., sur le Jugement de Voltaire sur Corneille, 23 avril 1774, T. II, p. 310).

Pour ce qui regarde Rousseau, il a des vues tout à fait opposées aux siennes à propos de la politique et de l'éducation.

Les théories du baron d'Holbach (*Système de la nature*) lui font dire que cet écrivain « cause la banqueroute du savoir et de l'esprit humain ». (Lettre du 21 juillet 1770 - *Corr.* T. I, p. 203).

Galiani critique Montesquieu dans la *Moneta* et dans les *Dialo-*

*gues* et il lui reproche une erreur fondamentale dans sa méthode, c'est-à-dire celle de généraliser les idées particulières (cf. *Dialogues*, Bibliothèque des Princip. Econ. T. XV. D. V, p. 64).

Et voilà qu'avant de partir de Paris, il écrit ses *Dialogues sur le commerce des bleds* où il soutient des idées opposées à celles des économistes; voilà la polémique que la publication de cet ouvrage a déchaînée, la haine de ces écrivains contre l'abbé et les piquantes reparties qui se trouvent dans plusieurs de ses lettres.

Comme on le voit, il lui plaît d'avoir des vues tout opposées à celles des autres et de rester isolé parmi ses contemporains.

Dans sa manière d'envisager les choses, il ne cherche pas à se faire des prosélytes. « S'il se pique de se dégager lui-même des vues il-« lusoires et des impressions relatives, écrit Sainte-Beuve, il ne s'a-« charne pas à les détruire chez les autres, en quoi il diffère essen-« tiellement de ses amis, les philosophes français du XVIII[e] siècle ». (Sainte-Beuve. Causeries du Lundi. T. II, p. 429, Paris IV[e] éd.).

Et l'originalité était évidente non seulement dans sa pensée, mais aussi dans la manière dont il débitait ses théories. Il les entremêlait de contes, d'anecdotes, de paradoxes et donnait à son récit une forme brillante, pleine de verve, qui enchaînait les esprits pendant des heures entières et faisait regretter le moment où sa conversation cessait. L'admiration et les louanges de ses auditeurs aiguisaient sans doute encore plus ce penchant de son esprit.

La Correspondance est un pâle reflet de sa vie parisienne. Elle est un document important pour connaître la personnalité de l'abbé et surtout ses idées. Mais la reconstruction de sa pensée est une tâche bien difficile, car ses idées y sont exposées sans ordre et sans lien logique; souvent encore elles sont en contradiction entre elles, suivant l'occasion qui les a suggérées. Parfois aussi elles sont inspirées plutôt par le sentiment que par le raisonnement.

On voit à travers ses lettres que Galiani possédait une solide érudition philosophique, et qu'il était en même temps doué d'un esprit analytique profond et d'une intelligence perspicace. Il pénètre dans le nature des choses, il sait mettre en évidence leurs côtés les plus saillants et découvrir leurs côtés les plus faibles.

Mais la *Correspondance* ne permet pas de connaître entièrement le penseur, et pour cette raison j'aurai recours parfois à quelques autres de ses ouvrages.

Avant tout je vais examiner l'attitude de l'abbé Galiani vis-à-vis de la religion.

En opposition avec la Scolastique du moyen âge qui considérait

la philosophie comme sujette à la théologie en contraignant la raison à se soumettre à la foi, le XVIII[e] siècle marque la rébellion de l'homme contre l'autorité, le triomphe de la raison sur la révélation. L'homme étudie lui-même les problèmes religieux et il arrive souvent à des conclusions qui sont en opposition avec la doctrine traditionnelle. C'est l'étude individuelle dans son plus grand développement: l'homme se sent libre, il suit sa conscience et fait l'usage qu'il veut de ses forces.

C'est dans ce siècle que la tendance à l'hédonisme s'affirme: la philosophie acquiert ainsi un caractère nouveau.

Les questions qui en matière de religion sont étudiées avec le plus d'intérêt, touchent l'existence de Dieu, sa substance, ses attributs et ses rapports avec la création. On dispute sur le dualisme de l'esprit et de la matière et l'on tâche de le résoudre de différentes manières. Voilà que commence à naître et à se développer plusieurs écoles qui se regardent plus ou moins de mauvais œil, tandis que chacune se considère qu'un des côtés de cette question complexe, surpassant l'intelligence humaine.

Dans Galiani, on ne trouve aucune trace de doctrine pouvant faire supposer qu'il soit partisan d'un de ces systèmes, ni qu'il s'occupe particulièrement des questions de religion. Le sentiment religieux aussi ne semble pas chez lui très profond. Il est vrai que ce dernier est si intime et si caché dans le cœur de l'homme, que l'on peut bien se méprendre à ce sujet, d'autant plus que chacun envisage la question sous un point de vue tout à fait personnel. Cependant la conduite extérieure d'un individu peut nous instruire sur ses convictions religieuses, mais notre abbé laissait à cet égard beaucoup à désirer comme homme et surtout comme ecclésiastique. La vie libre qu'il menait à Paris, ses relations avec les femmes du monde, ses propos licencieux au point de vue de la religion et de la morale, pourraient nous faire douter de son sentiment religieux. Cette chose étonne, d'autant plus qu'il était catholique et abbé et qu'il y avait dans sa famille une tradition religieuse. Il est vrai que l'état ecclésiastique était alors embrassé très fréquemment sans la moindre vocation et que la licence de langage chez un abbé, dans la vie de Paris, n'était pas une exception.

Mais il arrive parfois aussi que la vie extérieure de l'homme soit en contradiction aves ses convintions intimes. Par exemple chez J.-J. Rousseau, quel contraste entre sa vie et les théories de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*!

En Galiani aussi, on peut distinguer deux individus: l'un qui pensait sérieusement et avait des convictions religieuses, l'autre qui aimait

a rire de tout et qui vivait comme si Dieu n'existait pas. Voilà pourquoi, tandis que dans ses œuvres notre auteur traite la question religieuse en penseur, et dans les discours qui nous sont rapportés par ses contemporains et dans quelques passages de ses lettres, il a ce ton moqueur qui arrive souvent jusqu'à l'irrévérence.

Mais quelles sont donc les idées de l'abbé en matière de religion?

Dans son traité *Della Moneta*, il soutient que les principes fondamentaux gouvernant le monde sont une émanation de la Providence. Celle-ci établit une grande inégalité entre les aptitudes et les talents humains; mais cette inégalité correspond avec une merveilleuse sagesse aux besoins de l'humanité. Dans la nature, tout est ordre, harmonie, nécessité. Le changement même des conditions de l'homme et des choses suit des lois exactes et immuables.

Les institutions de la vie civile sont « de purs et d'absolus cadeaux d'une Providence amie et bienfaitrice » (Della Moneta, Milano, Silvestri, 1831, Livre I, chap. IV, pl. 85) (1).

Leur but et leur développement est au-desssus et en dehors de l'esprit humain, surtout à cause de la brièveté de la vie. L'homme doit pour cela se conformer à l'ordre établi par la Providence, en perfectionnant ses institutions, selon leur nature; dans le cas contraire, il les gâte et cause leur ruine.

Ce principe de l'abbé Galiani rappelle celui dont un des plus grands philosophes italiens, G. B. Vico, a fait le pivot de son ouvrage *Principi d'una scienza nuova*. G. B. Vico dit en effet que « *La Pro-* « *vidence Divine est l'Architecte de ce Monde des Nations* ». Car les « hommes ne peuvent pas former une société humaine, s'ils ne de- « meurent pas d'accord sur cette pensée qu'il est une *Divinité qui voit* « *au fond du cœur des hommes* ». (*Principi d'una scienza nuova.* Secondo l'edizione del MDCCXXV. - Milano, Sonzogno, Libro II, capitolo I, pag. 59) (2).

Et cette Providence, explique-t-il dans le même chapitre, c'est un *Esprit Eternel et Infini* qui pénètre et pressent toute chose, qui

---

(1) *Texte italien*: « Puri e assoluti doni d'una Provvidenza amica e benefattrice ».

(2) *Texte italien.* *La Divina Provvidenza ella è l'Architetta di questo Mondo delle Nazioni.* Perchè non possono gli uomini in umana società convenire, se non convengono in un senso umano, che vi sia una *Divinità, la quale veda in fondo del cuore degli uomini.*

coordonne pour une fin universelle tout ce que les hommes ou les peuples disposent en vue de leurs fins particulières (1).

Ce principe est encore confirmé par l'abbé Galiani dans les *Doveri de' Principi Neutrali verso i Belligeranti e di questi verso i Neutrali*, qu'il a écrits dans son âge mûr. On voit par là que les convictions de sa jeunesse n'avaient point changé avec le cours des ans: convictions qu'il avait puisées dans sa propre famille et dans les milieux intellectuels napolitains et que l'influence corruptrice du matérialisme n'avait point détruites.

Après avoir passé en revue tous les devoirs de l'homme, devoirs envers soi-même et devoirs envers son espèce, Galiani sent le besoin d'expliquer dans une note que ces devoirs sont intimement liés à ceux qu'on a envers Dieu. Il dit donc que « la lumière naturelle de la raison « qui a conduit les hommes de tout âge comme par instinct à s'aperce- « voir de l'existence d'un Créateur de nous-mêmes et de l'univers, « ajoute à ces devoirs (envers soi-même et envers son espèce) un troi- « sième devoir: celui qui renferme les obligations que l'homme a « envers son auteur ». (Des Devoirs des Princes Neutres etc., p. 15, note de l'auteur) (2).

Et dans une autre note à la page 18 ibid., il ajoute encore que « les devoirs intérieurs de l'homme envers son Créateur non seule- « ment ne sont pas susceptibles d'excès, mais ne peuvent jamais ar- « river à une parfaite étendue » (3). Tous ces devoirs envers Dieu. envers soi-même et envers son prochain ne sont pas en contraste entre eux, ils se complètent au contraire mutuellement.

Il s'ensuit que Galiani croit fermement que Dieu existe, que sa Providence veille sur l'univers entier, que tous les devoirs de l'homme lui sont imposés par Dieu.

---

(1) *Texte italien.* *Una Mente Eterna ed Infinita* che penetra tutto e presentisce tutto, la quale per la sua Infinita Bontà. in quanto appartiene a questo argomento, ciò che gli uomini e popoli particolari ordinano a' *loro particolari loro fini*, per li quali principalmente essi andrebbero a perdersi, ella fuori e bene spesso contro ogni loro proposito dispone a un *Fine Universale.*

(2) *Texte italien.* « Quel natural lume di ragione, che quasi per istin- « to ha condotto in ogni età tutti gli uomini ad accorgersi dell'esistenza di un « Creatore di noi stessi e dell'universo, aggiunge a questi doveri un terzo, cioè « quello degli obblighi dell'uomo verso il suo Creatore ».

(3) *Texte italien.* I doveri interni dell'uomo verso il suo Creatore non solo non sono capaci d'eccesso. ma neppure si possono far giungere mai alla perfetta estensione.

L'abbé Galiani qui dans son *Dialogue sur les femmes* classe la morale, la justice et l'éducation parmi les instincts, en exclut cependant la religion, qu'il considère comme surnaturelle, c'est-à-dire hors de la nature. Ce qui caractérise l'homme, dit-il, et le distingue des animaux, c'est la religion. « Tous les animaux sont raisonnables, l'hom- « me seul est religieux ».

Galiani écrit dans le *Dialogue sur les femmes* qu'il croit « à l'exi- « stence d'un ou de plusieurs êtres qui ne sont aperçus par aucun sens, « qui sont invisibles, impalpables, etc. ».

« Une bête voit venir un ouragan; elle en a peur, elle se cache. « L'homme voit l'ouragan, croit qu'il existe un être invisible qui cau- « se l'ouragan visible, et a peur de l'être qui cause l'ouragan... ». (*Croquis d'un Dialogue sur les femmes* - Nicolini - *Il pensiero dell'abate Galiani*, pag. 265 - ed. Laterza, Bari, 1915).

Il affirme encore que « toute civilisation vient de la religion: so- « ciété, politique, gouvernement, luxe, inégalité des conditions, beaux- « arts, etc... nous devons tout à cette caractéristique de notre espèce ». (*Dialogue sur les femmes*, p. 265).

On trouve ici encore une fois un point de contact avec les idées de G. B. Vico. En effet on lit dans son ouvrage (cf. *Principi d'una scienza nuova* - Libro II, c. VI, p. 65-66 - ed. Sonzogno, Milano et ailleurs) que les lois et la force des armes ne sont pas suffisantes pour que les hommes puissent s'unir et durer en société avec leurs semblables, s'il n'y avait pas la crainte d'une *Force supérieure* à la force humaine et par conséquent la crainte d'une *Divinité*, enfin ce qu'on appelle *Religion*.

Voilà, à côté des raisons matérielles qui ont poussé l'homme à former la société, une raison idéale qui trouve son fondement dans un sentiment que Dieu a mis dans le cœur humain.

Une preuve de l'existence de Dieu, Galiani en trouve une en réfutant l'optimisme leibnizien. Leibniz et ses disciples affirmaient que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». En effet, dans la Théodicée, par. 8, p. 488 et suiv. il dit: « L'on peut « s'imaginer des mondes possibles, sans péché et sans malheur,... mais « ces mêmes mondes seraient d'ailleurs fort inférieurs en bien au nô- « tre... puisque Dieu a choisi ce monde tel qu'il est ». *Pensées de Leibniz sur la religion et la morale* - Seconde édition de l'ouvrage intitulé: *L'Esprit de Leibniz.* Paris, 1803.

Voltaire dans son *Candide* ou *L'Optimisme*, se moque avec un sanglant sarcasme de cette théorie. L'occasion qui le détermina à écrire ce livre a été le désastre de Lisbonne (1$^{er}$ novembre 1775) et je crois que

l'impression de cette catastrophe a contribué à lui faire nier encore plus fortement la Providence divine.

Galiani, qui croyait à la Providence, n'a pas ce ton moqueur. Il critique la théorie leibnizienne en elle-même, et, en mettant en relief la partie faible du raisonnement, il démontre que ce dernier mène tout droit à l'athéisme.

Les philosophes de l'école de Leibniz n'auraient pas imaginé cette conclusion. L'abbé dit encore pis: il leur reproche leur hypocrisie. Ils sont, dit-il, des « *athées fieffés* qui, de peur d'être grillés, n'ont pas « voulu achever leur syllogisme ». Et il achève le raisonnement pour son compte: « Si un Dieu avait fait le monde, il serait sans faute « le meilleur de tous; mais il ne l'est pas à beaucoup près, donc il « n'y a pas de Dieu ». Et il ajoute que leur majeure est fausse, telle- « ment fausse que s'il était vrai que ce monde fût le meilleur possible, « il serait clair qu'il serait incréé, et il n'y aurait pas de Dieu. Son im- « perfection est la plus convaincante preuve de sa création et de sa « subordination à un être plus parfait que lui ». (Lettre à l'abbé Mayeul, 14 déc. 1771 - *Corr.* T. I, p. 494).

L'expression ici, a trahi la pensée, car la perfection de Dieu est absolue et ne peut pas être relative aux créatures. Mais, à part cela, on ne peut pas méconnaître la finesse d'esprit de l'auteur qui savait trouver l'erreur, même où elle était le plus cachée.

Ce raisonnement est donc pour Galiani un nouvel argument pour démontrer l'existence de Dieu.

Il pose ensuite ces questions: Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde? Pourquoi ce dernier est-il si imparfait?

Voici paraître de nouveau l'esprit moqueur de l'abbé, qui, par une de ses plaisanteries, résout tout à fait cette importante question qui a tourmenté tant de penseurs.

Dieu est le père du monde, la mère en est le néant. Ce fut elle qui voulut enfanter le monde. Toutes ses imperfections viennent d'elle; nous lui devons nos défauts, nos souffrances et nos ennuis.

Non seulement dans cet endroit, mais aussi à propos de la brochure de Voltaire: *Tout en Dieu*, notre abbé montre une aversion profonde contre l'athéisme. Il disait être religieux: dans le *Dialogue sur les femmes*, il l'affirme décidément. « J'ai choisi d'aimer à être homme, (c'est-à-dire à être religieux). « Rousseau pense autrement. Il préfère marcher à quatre pattes: c'est son goût ». (*Dialogue sur les femmes* - Nicolini. *Il pensiero*, etc. p. 266).

Et dans les *Doveri dei Principi Neutrali*, ecc., à l'endroit déjà cité:

« J'adresse, dit-il, mon discours à des personnes qui, comme moi, jouis-« sent de la connaissance du vrai Dieu ». (*Doveri dei Principi Neutrali* ecc. Nota dell'autore p. 15) (1).

Ces mots nous font supposer que Galiani ne croyait pas seulement à l'existence de Dieu, mais qu'il était convaincu de la vérité du Christianisme.

L'incrédulité est pour lui le plus grand malheur. « L'incrédulité « est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre « son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous « les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux, il s'agit « de vider le sac du savoir, et l'homme voudrait savoir, de nier ou de « douter toujours et de tout, et rester dans l'appauvrissement de toutes « les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc. Quel vide af-« freux! Quel rien! Quel effort! ».

En effet l'incrédule a l'âme vide: il tue sa personnalité et tarit en soi à jamais la source de la vie. Celui qui veut être sceptique, même contre ses propres convictions, est encore plus malheureux; il ment à lui-même, il fait naître dans son âme une lutte qui aura pour effet sa ruine.

« Il est donc démontré, continue notre abbé, que la très, très gran-« de majorité des hommes ne saurait être incrédule, et celle qui peut « l'être, n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et « jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît... « L'incrédule... c'est un danseur de corde qui fait les tours les plus in-« croyables en l'air, voltigeant autour de sa corde. Il remplit de frayeur « tous les spectateurs et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imi-« ter ». (Lettre du 21 sept. 1776 - *Corr.* T. II, p. 469-70).

A côté pourtant de ces témoignages de la pensée religieuse de l'abbé Galiani, on trouve dans quelques passages de sa *Correspondance* et aussi dans les *Mémoires* de Morellet des remarques qui nous montrent des opinions tout à fait opposées.

Morellet nous rapporte une discussion sur l'existence de Dieu, tenue chez le baron d'Holbach. A ce propos Galiani manifeste des idées très irrévérencieuses. Il combat l'opinion que le monde est l'œuvre du hasard; donc Dieu existe. Mais le Dieu que l'abbé nous présente n'a aucun des attributs qu'on lui prête: immensité, bonté, bienveillance; il ressemble à un homme méchant et malhonnête qui se mêle des affaires d'autrui et les dérange à son gré. Dieu se fait un jeu de nous at-

---

(1) *Texte italien.* Io dirigo il mio discorso a gente, che al pari di me, gode la luce della cognizione del vero Dio.

traper et, ce qui est encore pis, avec des dés pipés. (Cf. *Mémoires* de Morellet, II[e] éd., T. I, p. 136).

Dans une autre occasion, Galiani répète en partie cette opinion. « Si tout était régi par le hasard, il n'y aurait pas d'injustice dans le « monde... Mais *c'est que les dés sont pipés* et voilà le diable. Point « d'injustice, si le jeu est bon et sans malice ». (Lettre du 18 déc. 1769 - *Corr.* T. I, p. 49). Et encore : « La fortune et les Dieux trichent com- « me de grands coquins qu'ils sont; et Caton et Brutus qui avaient joué « bon jeu bon argent, s'en aperçurent à la fin de leur vie, et le dirent « tout haut à ceux qui voulurent l'entendre ». (Lettre du 5 mai - *Corr.* T. I, p. 130-131).

Ces paroles correspondent-elles vraiment aux sentiments de l'abbé Galiani? Si l'on n'avait que ces témoignages, on pourrait le juger impie, mais comme on l'a déjà vu, d'autres écrits nous montrent le contraire.

C'est lui-même qui le dit : « Voilà comme je suis : deux hommes « divers, pétris ensemble et qui cependant, ajoute-t-il d'une manière « enjouée en faisant allusion à sa petite taille, ne tiennent pas tout à « fait la place d'un seul ». (A Suard, 14 juill. - *Corr.* T. I, p. 194).

Il ne faut donc pas donner trop de valeur à ces discours.

Et encore, quelle attitude avait-il vis-à-vis du catholicisme? Etait-il profondément convaincu de la vérité de cette religion?

Nous n'avons que bien peu d'éléments pour nous prononcer sur une question si délicate.

Ici encore, on a de lui beaucoup d'anecdotes plus ou moins licencieuses, rapportées par Diderot, Morellet, etc.

En dehors de cela, nous n'avons que des affirmations générales, par lesquelles on ne peut comprendre si l'abbé parle du catholicisme en particulier ou des religions en général. Ainsi, affirme-t-il que « les « catéchismes ont altéré infiniment les dogmes de toutes les religions « qui se sont avisées d'en avoir ». (Lettre du 26 avril 1777 - *Corr.* T. II, p. 504).

« Il y a deux sortes de religions », dit-il ailleurs : « Celles des peu- « ples nouveaux sont riantes et ne sont qu'agriculture, médecine, a- « thlétique et population. Celles des vieux peuples sont tristes et ne « sont que métaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'â- « me; elles doivent causer l'abandon de la cultivation, de la popula- « tion, de la bonne santé et des plaisirs ». (Lettre du 20 janv. 1770 - *Corr.* T. I, p. 53-54).

On trouve parfois dans sa *Correspondance* quelques autres allusions dont le ton est très sérieux. Ainsi, par exemple, quand il met en

évidence les abus du sacrement de pénitence : « Il n'y a que les prêtres, « dit-il, qui aient imaginé qu'il suffisait d'avouer les fautes, sans qu'il « importât beaucoup de se corriger ». Il veut trouver la cause de ce fait : « Ce changement de nom est bon pour ceux qui ne cherchaient « qu'à dominer, en sachant toutes leurs intrigues, sur des coupables « qui auraient cessé de les craindre s'ils étaient convertis ». (Lettre du 3 nov. 1770 - *Corr.* T. I, p. 296-7).

Son discours sur le Christianisme, rapporté par Grimm (*Correspondance littéraire*, VI, 102-123, éd. Tourneux ou cf. Nicolini : *Il pensiero dell'abate Galiani*, p. 268-287) a une importance historique et politique mais n'a aucun rapport avec la religion et ne sert pas à nous faire connaître le sentiment de l'abbé.

Peut-être, pour apaiser sa conscience, qui sans doute lui reprochait le contraste entre sa vie et ses croyances, ne pénétrait-il pas trop profondément dans ce sujet. Il s'en abstenait aussi, parce que ces matières « sont glissantes » ainsi qu'il s'exprime avec beaucoup d'efficacité, à propos de la brochure de Voltaire : *Tout en Dieu.* « Il ne faut jamais « se frotter trop à ces matières ». Lettre du 20 janv. 1770 - *Corr.* T. I, p. 54).

Ce qui est certain, c'est qu'il mourut en bon catholique et qu'il reçu les derniers Sacrements avec une pompe solennelle, suivant ce que dit Luigi Diodati, dans sa biographie (*Vita dell'abate F. Galiani - Regio Consigliere*, etc. - Napoli 1788, presso Vincenzo Orsini).

La reine Caroline de Naples, craignant qu'il ne fût incrédule, lui écrivit en l'exhortant à se convertir. Mais l'abbé Galiani dissipa cette appréhension par une lettre pleine d'une ferme dignité, où nous lisons cette déclaration catégorique : que les maximes « de l'éternelle morale « et de la véritable religion chrétienne sont toujours restés gravées « dans mon esprit ». (Lettre du 18 oct. 1787 - *Corr.* T. II, p. 640).

Par ces parole il exprimait clairement qu'il avait toujours cru à la vérité de la religion, même dans sa vie déréglée. Peut-être, dans ses dernières années, fut-il plus profondément religieux, à la suite de ses souffrances, du découragement qui l'envahissait pour les déceptions de la vie et pour la perte de ses amis les plus chers.

Ainsi peut-on convenir en partie avec M. Flora, un de nos galianistes, que l'abbé Galiani était incrédule seulement pour faire de l'esprit, mais qu'il état catholique dans le plus profond de son âme. (Cf. Préface du livre : *Le più belle pagine di F. Galiani* - Milano 1927).

Mais d'autres critiques l'ont jugé d'une manière différente. Sainte-Beuve dit par exemple : « Sans doute la théologie de l'abbé Galiani et « même au point de vue de l'illusion à laquelle il tenait tant, je ne la

« donne ni comme très belle, ni comme consolante; le total, il en con- « vient, en est égal à zéro ». (Sainte-Beuve - *Causeries du Lundi*, T. II, p. 429).

Et Mr B. Croce, qui blâme en Galiani ce contraste entre sa vie et sa mort, écrit: « Sans foi dans la religion traditionnelle comme dans « l'esprit et dans la pensée de l'homme, l'idée de l'immortalité lui fut « obscure dans tous ses sens. La vie lui semblait une simple matière de « plaisir troublée par la douleur, déchirée par les maladies et par la « vieillesse, empoisonnée par la crainte de la sale Mort, que rien ne « peut embellir et rendre tolérable ». (Critica 1909, p. 400-1) *Il pensiero dell'abate Galiani* (1).

En effet l'abbé Galiani considère la mort comme « une vilaine « chose. Les philosophes anciens qui disent que la mort n'est rien, ra- « dotent, croyez-moi ». (Lettre du 8 déc. 1770 - *Corr.* T. I, p. 311).

La souffrance même et la vie malheureuse sont préférables à la mort.

Mais ces paroles, ce me semble, sont presque toujours l'expression du regret que lui cause la perte de ses amis et nous avons déjà vu avec combien de sérénité l'abbé Galiani attendait sa dernière heure.

M. M. Perey-Maugras citent à ce propos une anecdote. « Deux « heures avant sa mort, le général Acton, premier ministre, se pré- « senta chez lui. Galiani qui ne l'aimait pas, répondit lorsqu'on le lui « annonça: « Dites à son Excellence que je ne puis la recevoir, car « ma voiture est prête; dites-lui aussi qu'on ne tardera pas à préparer « la sienne ». (Préface *Corresp.* T. I, p. LXIX).

---

(1) *Texte italien.* — « Senza fede così nella religione tradizionale come nello spirito e nel pensiero dell'uomo, l'idea dell'immortalità gli fu oscura in tutti i suoi significati: la vita gli appariva mera materia di piacere, turbata dal dolore, straziata dalle malattie e dalla vecchiaia avvelenata dalla paura della lurida Morte, che niente può abbellire o rendere tollerabile ».

# CHAPITRE IV

Quelles étaient les questions que l'abbé Galiani traitait de préférence - La morale comme science relative - Son étude sur l'homme en particulier - Sa pensée sur l'origine des connaissances humaines - L'illusion comme fondement des actions humaines - Contradictions qu'on trouve parfois entres ses idées, et leur cause - Analyse d'autres passions humaines . Comment Galiani conçoit la nature, en contraste avec les philosophes contemporains.

La pure métaphysique n'intéressait guère l'abbé Galiani, car son esprit était porté de préférence aux questions pratiques. Sa renommée vient en effet de ses œuvres d'économie politique, science qui a un fondement réel et concret. Dans ses ouvrages, il se montre vrai philosophe, car on y trouve la recherche analytique des lois qui règlent les rapports entre les hommes, la rigoureuse démonstration scientifique et l'objectivité de l'exposition. Tout cela est mêlé à des observations morales qui montrent sa profonde connaissance des hommes.

Pour l'abbé, la morale est relative et il la considère ainsi qu'il avait déjà fait pour la politique (cf. *Dial.* VIII, p. 149) comme un problème *de maximis et minimis*. Il s'agit d'établir comment on peut faire le plus grand bien au prochain avec le moindre dérangement possible. C'est une conception à vrai dire utilitaire, mais elle correspond en réalité à la nature des devoirs humains. Ces devoirs que l'homme a envers soi-même et envers son espèce ne forment pas deux lignes parallèles, mais deux lignes convergentes, qui se rencontrent et s'entrecoupent l'une l'autre. (Cf. *Doveri dei Principi Neutrali*, etc. T. I, p. 14-18).

La *Correspondance* est parsemée d'observations sur les hommes: Galiani les étudie dans leurs vertus et dans leurs vices. De ces qualités

positives et négatives il recherche la source dans la constitution de l'homme, sans établir de principes généraux, ni étaler de grandes phrases: l'homme est tel que la nature l'a fait; un composé de passions qui le poussent avec une force inégale (Cf. *Della Moneta*, T. I, Livre I, Chap. II, p. 46).

Mais pourquoi a-t-il parlé surtout des défauts de l'homme? Parce qu'il le juge avec un pessimisme qui le pousse parfois aussi à ôter toute idéalité aux plus généreuses actions humaines.

Une des idées sur lesquelles notre abbé appuie souvent, est que l'homme pour vivre a besoin d'illusion. L'illusion est la cause de toutes les erreurs humaines; elle est le produit de l'imperfection de notre nature; mais l'homme ne peut pas s'en passer. Il juge comme réel ce qui n'est qu'apparent et il n'agit qu'en conformité de ce point de vue.

D'où vient cette illusion? Pour en déterminer la source, Galiani effleure en passant le problème de l'origine de nos connaissances. « L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas les sui-« tes du raisonnement; elles précèdent le raisonnement, elles suivent « les sensations ». (Lettre du 23 nov. 1771 - *Corr.* T. I, p. 484).

On voit que Galiani comme pluseurs philosophes de son temps, tend au sensualisme. Mais il admet que l'homme a des idées innées. Dans la *Moneta*, à propos du beau, il dit qu'il est fondé en partie sur certaines idées qui, avec notre origine, sont gravées dans notre esprit. (Cf. *Della Moneta*, Libro I, Cap. II, T. I, p. 66).

Mais les idées acquises par les sensations, sont parfois erronées. Le bâton plongé dans l'eau nous semble courbé. L'est-il en réalité? Non, la sensation que l'œil reçoit est fausse. C'est le raisonnement qui nous montre les erreurs des sensations et corrige les idées fausses.

L'esprit clarifie, compare, abstrait, simplifie, généralise. Voilà son travail qui donne lieu à d'autres idées plus complexes et plus exactes que celles que les sens nous donnent. Mais sur ce point, l'abbé Galiani ne s'explique pas trop clairement et ne dit pas comment le raisonnement a lieu. Galiani est trop occupé de sa thèse, que l'homme vit d'illusion, pour s'arrêter à analyser les opérations de l'esprit. Il considère plutôt l'attitude de l'homme en face des idées.

Il dit que l'homme croit plus volontiers à la vérité de ce qui tombe sous ses sens, qu'à une démonstration raisonnée qui prouve le contraire de ce qu'il sent ou de ce qu'il voit. « Nous prouvons par le rai-« sonnement qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau, cependant l'i-« dée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensa-

« tion de l'œil nous l'a dit ainsi et que l'idée suit le sentiment de la « vue ». (Lettre du 23 nov. 1771 - *Corr.* T. I, p. 485).

Si une chose n'est pas aperçue par les sens, on a beaucoup de peine à s'en former une idée. « Toutes fois que la cervelle humaine « ne peut pas se former d'idée de quelque chose, la démonstration ne « peut pas se changer en persuasion » (ib. p. 484).

Pour l'abbé Galiani, donc la liberté est une illusion, et il n' hésite pas à définir l'homme comme *un animal qui se croit libre.*

Mais qu'est-ce que la liberté? Galiani ne le dit pas. Il ne distingue pas même la liberté absolue de la liberté relative. La première n'appartient qu'à Dieu et sous ce point de vue il a raison lorsqu'il dit que s'il y avait un seul être libre dans l'univers il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaison entre les êtres. (Cf. lettre du 23 nov. 1771 - *Corr.* T. I, p. 483).

Mais on ne peut nier l'existence d'une liberté relative, tant dans le domaine physique que dans le domaine social et moral. Locke, dans *son Essai philosophique sur l'entendement humain*, admet qu'il y a des limites dans lesquelles l'homme a le pouvoir de penser et de ne pas penser, de se mouvoir et de ne pas se mouvoir, selon la préférence ou la direction de son propre esprit, mais il n'a aucun doute sur l'existence de la liberté. (Cf. *Essai phil.* Amsterdam, Schelte, 1723, p. 287 et suiv.).

Les mauvais instincts et les passions apportent souvent des entraves aussi à l'exercice de la liberté morale, ce qui a poussé quelques philosophes, comme par exemple Leibniz, à la nier tout à fait.

Mais puisque l'homme fonde sa vie sur l'illusion, le problème: si la liberté existe ou non, a peu d'importance.

Galiani suivant son raisonnement, se demande si être persuadé d'être libre est la même chose qu'être libre en effet. Il répond que ce n'est pas la même chose, mais que cela produit les mêmes effets en morale. « La conviction de la liberté suffit pour établir une con- « science, un remords, une justice, des récompenses et des peines ». (Cf. lettre citée - *Corr.* T. I, p. 483).

Si cette théorie était vraie, voilà détruit le fondement de toutes les choses les plus sacrées, de toutes les actions les plus généreuses, de toutes les convictions les plus profondes, en un mot de tout le patrimoine idéal de l'humanité. Est-il possible que les hommes luttent à tout prix pour une liberté qui n'existe pas? Toutes les peines que l'humanité a endurées pour elle, tous les sacrifices qu'on a faits, tout le sang qu'on a répandu depuis tant de siècles, à quoi ont-ils servi? Et

la conscience qui est fondée sur une chimère, n'est-elle pas aussi une illusion? La théorie de l'abbé Galiani, dans ses effets, conduit à l'épouvantable néant ou au doute qui trouble l'esprit encore plus que le vide. Mais niait-il vraiment cette liberté? Dans les *Doveri dei Principi Neutrali*, ecc., l'abbé admet la liberté dans l'homme et reconnaît que, sans la libre volonté, il n'y a ni mérite ni démérite dans les actions (Cf. *Doveri*, ecc. C. II, note p. 23).

Voilà une des contradictions de notre abbé, qui pourtant dans la Correspondance nous paraît si profondément convaincu du principe que tout est illusion dans l'homme, qu'il y revient souvent. « Tout est optique dans notre tête, écrit-il à son amie Mme d'Epinay, « nous « ne sommes pas faits pour la vérité et la vérité ne nous fait rien. L'il- « lusion optique est la seule qu'il faut chercher ». (Lettre du 18 déc. 1773 - *Corr.* T. II, p. 282). Et encore, en parlant du mieux, il dit « qu'il est une chose qui n'existe que dans notre tête, puisque c'est l'idée d'un rapport et on en a fait le pivot de toute la physique d'un monde entier, qui est hors de nous ». (Cf. Lettre du 14 mars 1772 - *Corr.* T. II, p. 37). Et à propos de la mort d'Helvétius: « Tout ce qui « existe, existe en nous par rapport à nous ». (Lettre du 25 janv. 1772 - *Corr.* T. II, p. 11).

Sainte-Beuve, dans son étude sur Galiani, met en relief lui aussi cette pensée de notre écrivain. Selon lui encore, dit-il, « il en est de « l'illusion au moral comme au physique: elle engendre des résultats « qui peuvent être beaux et bons, relativement à la société et à l'hom- « me. C'est parce que notre œil est configuré de manière à voir le ciel « rond et voûté, que l'homme a ensuite inventé la coupole, le dôme « du temple, soutenu de colonnes, qui est une chose belle à voir. Aussi « au moral, nos illusions intérieures sur la liberté, sur la cause pre- « mière ont engendré la religion, la morale, le droit, toutes choses « utiles, naturelles à l'homme, et même vraies si l'on veut, mais d'u- « ne vérité purement relative et toute subordonnée à la configuration, « à l'illusion première ». (Sainte-Beuve: *Causeries de Lundi*, T. II, p. 428-29).

Puisque tout est illusion, on n'est pas étonné que l'abbé doute que l'homme puisse arriver à la vérité, car il « a cinq organes, bâtis « exprès pour lui indiquer le plaisir et la douleur. Mais il n'en a pas « un seul pour lui marquer le vrai et le faux d'aucune chose. Il ne « peut donc connaître ni le vrai, ni le faux ». (Cf. Lettre du 15 sept. 1770 - *Corr.* T. I, p. 258).

Pourquoi l'homme doit-il s'adonner à la recherche de la vérité, s'il est fait pour jouir des effets sans pouvoir deviner les causes? (Cf.

lettre du 23 janv. 1779 - *Corr.* T. II, p. 569). Il vaut mieux qu'il ne prenne pas de peine pour atteindre ce but insaisissable.

Les connaissances sont en outre la cause du doute et de la tristesse. Qui veut vivre paisiblement doit se contenter du savoir traditionnel, sans chercher à l'analyser pour en découvrir le vrai et le faux. « A force de nous éclairer, nous avons trouvé plus de vide que de « plein, et, au fond, nous savons qu'une infinité de choses regardées « comme vraies par nos pères, sont fausses, et nous en savons très peu « de vraies qu'ils ignorassent. Ce vide, resté dans notre âme et dans « notre imagination, est, à mon avis, la véritable cause de notre tris- « tesse :

Le raisonner tristement s'accrédite;
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

« Ce sont les plus beaux vers et la pensée la plus sublime enfan- « tés par l'immortel Voltaire ». (Lettre du 7 nov. 1778. - *Corr.* T. II, p. 566).

Ces paroles pourraient être considérées comme une critique contre la tendance du siècle qui voulait rompre avec la tradition et abattre l'autorité, pour y substituer la recherche personnelle de la vérité. Dans les ouvrages des contemporains qu'il savait si bien pénétrer, Galiani apercevait la faiblesse de leur argumentation et il se persuadait de l'inanité des efforts pour découvrir le vrai. Cette pensée peut expliquer l'épicurisme de l'abbé Galiani : Puisqu'on ne peut satisfaire l'esprit par la connaissance du vrai, « jouissons et tâchons de ne pas « souffrir. C'est notre lot ». (Lettre du 15 sept. 1770 - *Corr.* T. I, p. 258).

Mais cette attitude était peut-être seulement extérieure.

L'abbé n'aura-t-il pas éprouvé le malaise de son siècle?

N'aura-t-il pas eu lui aussi cette soif ardente de pénétrer le mystère de l'univers? Peut-être ces mots cachent-ils une tristesse profonde. Il ne faut donc pas prendre toujours à la lettre les théories de l'abbé. Sous son sourire léger, que d'amertume et de trouble! Combien est pénible cette phrase prononcée à propos de son rappel à Naples : « L'ar- « gent et les dignités sont le plaisir parfait, mais il faut compter pour « quelque chose l'honneur, car il cause une certaine démangeaison de « plaisir qu'on pourrait très bien appeler le chatouillement de la vertu.» (Lettre du 14 août. 1769 - *Corr.* T. I, p. 19).

Quel scepticisme on voit encore dans ces mots : « Si la vertu ne « nous rend pas heureux, de quoi diable sert-elle? Je vous conseille « donc d'avoir autant de vertu qu'il en faut pour vous procurer vos

« aises, votre commodité, et pas davantage » (Lettre du 7 nov. 1772 - *Corr.* T. II, p. 135).

Par ces mots qui semblent contenir une morale utilitaire, Galiani ne voulait que donner un conseil amical à Mme d'Epinay qui se donnait beaucoup de peine et se plaignait parce que son ami Grimm lui avait ôté sa confiance. Ce dernier était en train de prendre la décision sérieuse de s'éloigner de Paris.

Mme d'Epinay, le désespoir dans le cœur, n'aurait cependant pas hésité un instant à approuver la résolution de son ami. Elle épanche son cœur affligé avec Galiani dans la lettre N° 8, 20 sept. 1772 (*La signora d'Epinay e l'abate Galiani*, p. 284-85) et se montre chagrinée surtout parce que le baron de Grimm n'a pas en elle la confiance qu'elle mérite si bien.

L'abbé Galiani répond: « Vous m'ouvrez votre cœur, que je vois « brûler aux flammes d'un élixir de sentiments de vertus et d'héroïsme. « Mais pourquoi être héroïne au point de s'en trouver mal?... Si quel- « que chose va arriver qui vous causerait un chagrin mortel, barrez-la. « empêchez-la de toutes vos forces, et n'ayez pas la regret de l'avoir « pu faire et de ne l'avoir pas fait; et point d'héroïsme, je vous prie, « car il me tue et m'ennuie à périr ». (Ibidem, p. 135-136).

Mais, tandis qu'il expose ces théories utilitaires sur la vertu à Mme d'Epinay, il reconnaît ailleurs que l'homme n'est pas fait pour le bonheur, mais pour le combat et la gloire. (Cf. A. M. Necker 1776. Critica II, 1904, p. 105). La nature humaine aime la lutte et les obstacles. Tout ce qui est pénible, coûteux et difficile a le plus grand attrait pour l'homme. Les ordres religieux les plus austères sont ceux qui ont produit le plus de grands hommes.(Cf. lettre du 13 avril 1776 - *Corr.* T. II, p. 439).

Cela est vrai en effet. On dirait que les forces de l'homme augmentent en proportion de la difficulté d'une chose. L'histoire nous en donne beaucoup d'exemples. Les Romains, après la débâcle de Cannes, trouvèrent dans l'immensité de la défaite essuyée la force de vaincre leur puissant ennemi. Et non seulement l'homme lutte contre les difficultés qui se présentent, mais souvent il s'impose librement un but difficile à atteindre et n'épargne pas de sacrifices durs et pénibles pour l'amour de la lutte.

Galiani dit encore, et cette fois en contradiction avec ce qu'il a dit ci-dessus, qu'on n'est attaché à la vie qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous cause, et c'est pour cette raison que *la vie dure d'une campagne* cause la valeur militaire. « On se bat bravement, ajoute no- « tre auteur, après une nuit d'hiver passée au bivouac, on méprise

« également sa vie et celle des autres, on en est ennuyé ». (Lettre du 5 sept. 1772 - *Corr.* T. II, p. 112). Ces paroles ne sont-elles pas quelque peu exagérées? Est-il possible que l'homme ne soit poussé à l'action que par le malaise et les besoins matériels de l'existence? Pourquoi refuser aux hommes la vertu qui les rend capables d'héroïsme?

Au contraire, dans l'ouvrage *Della Moneta*, écrit à l'âge où tout est idéal, il affirme que la passion qui pousse l'homme avec le plus de véhémence est le désir de se distinguer et d'être supérieur aux autres. Cette passion est aussi forte que les besoins matériels de la vie, et l'on préfère souvent la mort à la vie sans l'estime d'autrui. Cette passion est si conforme à la nature humaine que certains philosophes, qui l'ont blâmée autant que les richesses et les dignités, l'ont fait pour être encore plus loués et estimés par le peuple. (Cf. *Della Moneta*, livre I, chap. II, p. 48). Dans la *Correspondance*, ses observations sur cette passion ne sont pas si optimistes. L'homme a de la peine à donner de l'estime à son prochain. « Je trouve, dit-il, que l'estime des autres est « en nous comme l'ipécacuanha, un sentiment qui nous révolte na- « turellement; nous l'avalons par force et notre estomac est prêt à le « rejeter le plus tôt possible ». (Lettre du 23 mai 1772 - *Corr.* T. II, p. 74).

L'homme est porté, au contraire, à l'admiration envers son prochain. Galiani a envisagé l'admiration en elle-même et non comme un degré plus élevé de l'estime, comme elle l'est parfois. Il la définit « un effet de la comparaison de la force », tandis que « l'estime vient de la « comparaison de la raison. Or, tout homme croit constamment avoir « plus de raison qu'aucun autre. Cette crainte de faiblesse est ce qu'on « appelle *mauvaise honte*, qui n'empêche pas la haute estime de soi- « même ». (Ib. 75). C'est pour cette raison que nous nous estimons toujours et ne nous admirons jamais.

Ses amis de Paris devaient rire à certaines reparties de l'abbé Galiani! « L'homme est plus flatté d'avoir deviné un malheur qui arri- « verait ensuite que de s'être trompé et de l'avoir évité. Terrible con- « stitution de l'homme qui fait qu'un médecin est capable de tuer « son ami pour n'en avoir pas le démenti, qu'un général perd exprès « une bataille donnée contre son avis ». (Lettre du 3 sept. 1774 - *Corr.* T. II, p. 343).

Une autre fois, à propos de la prévision qu'il avait faite sur ses *Dialogues*, qu'ils ne seraient pas compris par les économistes, « on « est bien content, dit-il, d'avoir été prophète. Epictète se pâma de « plaisir lorsque son maître, en fermant une porte, lui cassa une jam-

« be, parce qu'il l'avait prévu et l'en avait averti ». (A. Suard. 30 juin 1770 - *Corr.* T. I, p. 186).

Et dans les *Dialogues* « Les hommes se veulent croire plus de ma- « lice qu'ils n'en ont; ils sacrifient volontiers l'opinion de leur pro- « bité à la vanité d'une astuce qu'ils n'ont pas ». (*Dialogues sur le commerce des bleds* - VII, p. 112).

Vis-à-vis des autres, l'homme veut toujours affecter une supériorité qu'il n'a pas; quelquefois aussi il exprime exprès des raisons mauvaises, parce qu'en disant de bonnes raisons, il mettrait en évidence sa faiblesse.

On comprend, par ce que je viens de citer, que l'abbé Galiani croit que l'amour-propre, *le principe d'action qui est en nous*, comme il dit dans la *Moneta*, ne pousse pas l'homme à améliorer sa nature, mais seulement à paraître plus sage.

Galiani trouve encore un autre côté négatif dans l'homme: la paresse qui cause le fatalisme. Il critique âprement ce défaut. Tout en admettant l'inutilité des efforts humains pour parvenir à la vérité, il ne reconnaît pas à l'homme le droit de rester inactif devant les grands problèmes de la vie et de la science.

On peut être, selon Galiani, fataliste en philosophie et dans la vie pratique.

La première sorte de fatalisme consiste à accepter, sans discussion, les vérités que l'expérience des siècles a reconnues.

Sur ces vérités, on fonde toute recherche des causes de l'existence, sans examiner s'il n'y a pas d'autres roues dans la grande machine du monde, et s'il n'y a pas d'autre matière outre celles que nous connaissons, la grosse (le monde physique) et la subtile (l'esprit).

C'est une théorie qu'on peut discuter; car si l'on tâchait même à résoudre ces questions si complexes, on ne pourrait avancer du tout sur le chemin de la vérité, parce qu'elles ne se fonderaient que sur des hypothèses.

Le fatalisme pratique est l'attitude passive qu'on a devant les événements: cette attitude tue en nous tout germe d'énergie et affaiblit notre esprit.

Le fatalisme que Galiani avait observé chez les femmes de son pays lorsqu'elles faisaient inoculer leurs enfants, lui faisait dire qu'il est: « le seul système convenable aux sauvages » et encore plus à toutes les bêtes. « Le fatalisme est le père et le fils de la barbarie... C'est le sy- « stème le plus paresseux et par conséquent le plus convenable à l'hom- « me ». (Lettre du 28 mars 1772 - *Corr.* T. II, p. 46).

Il est vrai que bien souvent, comme dit Voltaire, « la destinée se

« joue des hommes qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis « à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événements « du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre ». 29 octobre 1755 - A la comtesse d'Egmont. Voltaire - *Oeuvres complètes* - Paris, Firmin-Didot 1878, T. XI - *Corr. générale*, T. I).

Mais il ne faut pas se laisser maîtriser par les événements. On doit lutter contre cette tendance paresseuse de l'esprit et ne pas attribuer à la destinée les maux qu'on pourrait éviter avec peu d'effort.

L'article écrit par Voltaire dans le Dictionnaire philosophique (Voltaire - *Oeuvres complètes*, T. VII, p. 399-400) sur la curiosité, donne occasion à l'abbé Galiani d'exposer ses idées sur ce sujet. Voltaire dit que la curiosité est un instinct. Elle fait courir les hommes aux spectacles de quelques genres qu'ils puissent être, même si la vie d'autrui est en jeu. Le curieux ne réfléchit pas; il obéit à un instinct. Il ne fait pas même une comparaison intime entre sa sécurité et le danger pour le prochain et il ne jouit pas du malheur de ce dernier. L'homme dans cet état est curieux et sensible en même temps. Les cruautés des enfants sont dues elles aussi à cette curiosité que nous appelons maladive et qui est le même sentiment qui poussait beaucoup de personnes, de dames même de la haute société à assister aux spectacles atroces des exécutions publiques alors si fréquentes. La curiosité est commune à certains animaux.

Selon son habitude, l'abbé Galiani commente cet article de Voltaire. Il tâche d'analyser les causes de la curiosité dont il donne une définition qui diffère de celle de Voltaire comme de celle des autres écrivains. « On appelle curiosité cette attention que nous prêtons à une « chose inconnue ou obscure pour découvrir ce que c'est, et savoir a « quoi cela est bon... J'appelle curiosité ce plaisir que l'homme a « d'observer quelque chose, en même temps qu'il sait parfaitement que « cela lui est indifférent et inutile ». (Lettre du 9 nov. 1771 - *Corr.* T. I, p. 481-82). Elle n'est pas un instinct, mais une passion ou une sensation. Cette définition exclut que la curiosité appartienne aussi aux bêtes. La curiosité des bêtes n'est que *sagacité*. Les animaux l'ont autant que nous, ou même plus. Et il conclut que « les chiens n'iront pas voir pendre un chien à la Grève ». (Ib.).

Mme d'Epinay réfute les idées de son ami, l'abbé, sur la curiosité chez les animaux. Selon son avis, les bêtes sont aussi curieuses et elle lui en cite quelques exemples tirés de ses observations directes et indirectes. Sur ce point, elle insiste encore dans une autre lettre. (Cf. *La Signora d'Epinay*, etc. - Lettres des 4 oct. 1771, p. 206 et 19 oct. 1771, p. 212).

On voit que les brillantes dissertations de l'abbé à ce sujet n'ont pu la convaincre.

La curiosité ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité de tout risque. Le moindre péril nous ôte toute curiosité. (Cf. lettre du 31 août 1771 - *Corr.* T. I, p. 434).

Ainsi Galiani met en évidence le fondement égoïste de cette passion. Pourtant, selon l'abbé, ses effets ne sont pas toujours mauvais. On lui doit l'art tragique et la nécessité que cet art soit parfait.

« Tout mauvais vers obscur, entortillé, est un vent coulis dans une « loge. Il fait souffrir les spectateurs, et alors le plaisir de la curiosité « cesse tout à fait ». (Lettre du 31 août 1771 - *Corr.* T. I, p. 434-35).

Pour jouir d'un spectacle, le public doit être en sûreté et à son aise. Si l'une de ces conditions manquait, le spectacle serait abandonné.

Cela n'est vrai qu'en partie : la sûreté est presque toujours une condition indispensable pour jouir, mais on ne peut pas dire la même chose de la commodité.

Pour en citer un exemple, le peuple qui, après plusieurs heures d'attente devant la porte d'entrée d'un théâtre, arrive enfin, après s'être bousculé pour entrer, à une place très incommode au poulailler, s'amuse peut-être plus et mieux que les privilégiés qui occupent les fauteuils du parterre.

Et il n'est pas vrai non plus que les mauvais vers font souffrir les spectateurs. Souvent le public ne se soucie guère de l'art, mais il s'intéresse plutôt à l'intrigue de la pièce, à son dénoûment parfois fantastique et grotesque, tandis que les mauvais vers et une diction impure ne le choquent pas. Peut-être l'abbé Galiani ne pensait-il qu'à lui-même et aux auditeurs cultivés.

« La curiosité, ajoute encore notre auteur, est une suite cons- « tante de l'oisiveté, du repos, de la sûreté » (p. 435). Pour lui « un « peuple curieux est un grand éloge pour son gouvernement, (ibid.) « parce qu'il montre qu'il est heureux. Paris, dit-il en plaisantant, est « la capitale de la curiosté ». Cependant Paris traversait alors une période bien triste! Peut-être ce désir du peuple de s'amuser à tout prix était-il le produit d'un grand malaise. Ce fut dans la période de la décadence que la populace romaine demandait « panem et circenses » à ses maîtres. L'histoire nous apprend aussi que les gouvernements despotiques endorment leurs sujets par des spectacles, même cruels, pour empêcher les peuples de sentir leurs malheurs.

On doit observer que l'abbé Galiani n'a pas distingué la curiosité qui a pour but la recherche de la vérité de celle qui est propre au vulgaire.

La conception de la curiosité scientifique est implicite dans la définition commune que Galiani rejette. Pour cette raison, il ne dit pas que la curiosité, au lieu d'être une passion tout à fait égoïste conduit l'homme à la perfection de son être et est une source de progrès et de civilisation.

La curiosité scientifique cause toujours du travail, de la peine et pousse souvent l'homme vers le danger. Elle demande parfois le sacrifice entier de soi-même. Il y a une très grande différence entre la curiosité de l'individu qui assiste tranquillemente à un spectacle tragique et celle d'un savant qui, pour la recherche de la vérité, renonce à son bonheur, à sa famille et, quelquefois à la vie. Mais, sans doute, Galiani pensait a cela quand il écrivait: « l'homme curieux est donc « plus homme qu'un autre homme, et c'est vrai en effet. Newton était « si curieux, qu'il cherchait les causes du mouvement de la lune, de « la marée, etc. Le peuple le plus curieux a donc plus d'hommes « qu'aucun autre peuple ». (Lettre du 31 août 1771 - *Corr.* T. 1. p. 436).

Si les observations morales de Galiani sont peu nombreuses et unilatérales, elles contiennent cependant toujours des vérités frappantes. Elles sont suggérées par son bon sens pratique, qualité qu'il avait au plus haut degré.

Pour citer un exemple, dans les *Dialogues sur le commerce des bleds*, à un certain endroit, Galiani fait demander par un de ses interlocuteurs comment on peut connaître la capacité et le superflu d'une jatte. Il y a deux systèmes, répond le chevalier Zanobi; l'un est la méthode du mathématicien qui fait des calculs innombrables et très compliqués pour parvenir à un résultat, pas toujours exact. L'autre est le système d'un manant quelconque qui mesure par expérience, en employant une pinte d'eau, pour remplir sa jatte et en trouver la capacité. La méthode de ce dernier est plus rapide et plus sûre et l'on comprend que Galiani la préfère à celle plus complexe du mathématicien. (Cf. *Dial.*, VI, p. 89-90).

Il juge aussi avec son esprit éclairé les ouvrages qu'il a l'occasion de lire, et, en passant en revue les erreurs qu'ils contiennent, il en analyse les causes.

En général, les erreurs dans lesquelles les auteurs tombent plus ou moins sont dues aux mœurs, aux idées du siècle dans lequel ils ont vécu, mais leur grande source, c'est l'habitude de généraliser une idée particulière.

Notre auteur fait observer cependant qu'une vérité déplacée peut nuire autant que l'erreur.

Galiani a-t-il confiance dans le pouvoir de la raison? Dans la *Correspondance*, il parle bien peu de cette faculté de l'âme; mais on peut connaître son opinion dans les *Dialogues sur le commerce des bleds*.

« L'histoire » dit-il, dans un endroit de cet ouvrage, «le seul « tableau qui nous reste des mœurs passées, nous est garant de la sa- « gesse et de l'utilité d'un grand nombre de lois, qui ne sont pas bon- « nes aujourd'hui, parce qu'elles ne sont plus à propos. Admirons la « sagesse de nos pères, et tâchons de l'imiter en faisant ce qui con- « vient à notre siècle. Mais quel sera notre guide? Notre raison à nous; « n'en avons-nous pas une? N'empruntons pas celle de nos pères, ni « celle de nos voisins; employons la nôtre. Le bon sens est la seule « cour souveraine qui ne vaque jamais. Il siège toujours. Etablissons « des principes tirés de la nature même des choses... Si la raison est « vraie, à quoi servent l'exemple et l'autorité? ». *Dialogues*, II, p. 18).

En cela l'abbé Galiani est d'accord avec les philosophes de son temps. Et non seulement il a une foi aveugle dans la raison en général, mais dans la sienne en particulier. « Je n'aurais jamais peur de res- « ter seul de mon avis contre la nature entière. Si, après m'être dé- « fié longtemps de ma raison, j'avais la conviction de ma pensée, je « ne craindrais pas non plus de la dire, même au risque d'être assourdi « par les cris qui s'élèveraient contre moi ». (*Dialogues*, VII, p. 133).

Voilà de beaux mots qui montrent la fermeté de son caractère.

La nature est l'idole philosophique du XVIII^e^ siècle. Elle n'est plus considérée comme la tentatrice et l'ennemie de l'homme, mais elle est placée au premier rang et étudiée dans ses lois abstraites et dans ses aspects les plus différents. C'est pour cette raison que le XVIII^e^ siècle commence cette étude passionnée des problèmes scientifiques, qui donnera des fruits merveilleux dans les siècles suivants.

Dans la conception de plusieurs philosophes de cette époque, la nature a un caractère d'opposition avec la société. L'état de nature est un état de liberté parfaite. L'homme primitif est naturellement bon: c'est la civilisation qui l'a gâté. Sur cette hypothèse se fondent toutes les attaques des philosophes contre la société, qu'on accuse d'avoir inventé tous les maux qui troublent l'humanité.

Galiani, avec son bon sens ne pouvait ne pas sentir le vide de ces théories, et l'on voit qu'il prend une position nette contre ses contemporains.

Dans les *Dialogues*, tout en admettant que la nature opère les grandes révolutions, il reconnaît qu'il ne faut pas lui « laisser le soin « de nos petites guenilles. Elle est trop grande dame pour cela ».

(*Dial.*, VIII, p. 153). « Au fond nous ne connaissons pas assez la na-« ture pour en former le système » écrit-il encore (Lettre du 30 juin 1770 - *Corr.* T. I, p. 181) après la lecture du livre *Système de la nature* du baron d'Holbach, qui ne laissait à l'homme que la matière et le mouvement et lui ôtait toute spiritualité. (Cf. lettre du 21 juill. 1770 - *Corr.* T. I, p. 203).

Il admirait lui aussi la nature et il voyait en elle quelque chose d'immense et d'indéfini: le digne ouvrage de son Créateur. Mais il trouvait cependant que les hommes, simples atomes vis-à-vis de la nature, sont pourtant doués du pouvoir de la combattre et de la vaincre en lui opposant ses propres forces. « Combat singulier et qui par « là rend l'homme l'image de son Créateur ». (*Dialogues sur les bleds*, VIII, p. 152). Le prix de la victoire de cette lutte contre la nature est la civilisation humaine.

Mais l'admiration pour la nature ne doit pas faire oublier à l'homme que, comparé à elle, il est un être très petit et que la vie humaine est trop courte, tandis que devant la nature, le temps, l'espace, le mouvement ne sont rien.

Mr Croce dans *Il pensiero dell'abate Galiani* (*Critica* 1909, pagina 403) dit que, tandis que les philosophes s'acharnaient à ramener toute chose à une règle fantastique de nature, Galiani, au contraire, sentait la valeur de ce qui existe, pour la seule raison qu'il existe: (Cf. Mémoire à M. de Sartine sur les blés (v. lettres du 28 avril et du 5 mai 1770 à Mme d'Epinay) T. I, p. 413, éd. Asse): « Tout ce « qui est conforme à la nature des choses est toujours très ancien. Un peu plus de modestie en nous, un peu plus d'estime de nos anc êtres, nous épargneraient bien des sottises dites et faites ».

# CHAPITRE V

L'éducation selon l'abbé Galiani - Où l'on trouve ses idées pédagogiques - (Le *Dialogue sur les femmes* et la *Correspondance*) - Comment il définit l'éducation - Ses vues opposées à celles de J.-J. Rousseau - Le but et la méthode de l'éducation - Influences qui déterminent l'éducation - L'éducation sous l'aspect politique - Les idées de Mme d'Epinay et de l'abbé Galiani sur l'éducation de la femme.

Pour les raisons que je viens de dire dans le chapitre précédent, il ne faut pas s'étonner si les théories de l'abbé Galiani sur l'éducation étaient résolument opposées à celles du plus grand pédagogue du siècle, J-J. Rousseau.

C'est encore dans sa *Correspondance* avec Mme d'Epinay que notre abbé expose ses théories sur ce sujet. On trouve ses idées non seulement dans quelques lettres, mais aussi dans le *Dialogue sur les femmes*, qu'il a écrit pour répondre à une critique que Mme d'Epinay venait de faire sur l'ouvrage de Thomas: *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différens siècles* (1). C'est dans ce dialogue qu'on trouve la définition de l'éducation. L'abbé Galiani classe celle-ci parmi les instincts. Dans l'éducation, l'homme ne

(1) Ce dialogue fut publié beaucoup de fois, avec plusieurs changements de forme, dus peut-être à Mme d'Epinay et à Grimm. M. Nicolini le publie dans le recueil: *Il pensiero dell'abate Galiani*, d'après l'original donné par un apographe, existant dans un cahier où Galiani faisait souvent transcrire par ses secrétaires les choses auxquelles il tenait le plus. (Cf. Nicolini: *Il pens.* etc., p. 258). Dans la *Correspondance* éd. Perey-Maugras, le *Dialogue sur les femmes* est à la p. 50-52 du T. II (Lettre du 11 avril 1772).

diffère pas des bêtes. « *Chevalier.* Les trois quarts de l'éducation sont « un instinct ,et par conséquent, ils sont la nature même, une néces- « sité, une loi organique de notre espèce...

« *Marquis.* Comment! L'éducation est un instinct?

« *Chevalier.* Oui sans doute. Toutes les classes des bêtes ont leur « éducation. Les unes dressent leurs petits à la chasse; les autres à na- « ger, à connaître les pièges, les ennemis, leur proie, etc. L'homme et « la femme élèvent aussi par instinct leurs enfants: ils les dressent à « marcher, à manger, à parler; ils les battent et gravent l'idée de la « soumission (1) et jettent par là, avec le petit fouet, le fondement « du despotisme, la crainte. Ils les pomponnent et élèvent l'édifice « de la monarchie, l'honneur et la vanité; ils les embrassent, les ca- « ressent, jouent avec eux, leur parlent raison et font naître en eux « les idées républicaines de la vertu et de l'amour de sa famille, qui « devient ensuite la patrie ». (*Dialogues sur les femmes*, p. 263-64 - Nicolini: *Il pensiero dell'abate Galiani*). L'abbé Galiani ne juge donc pas l'éducation en contradiction avec la nature; au contraire, il trouve que nature et éducation sont intimement liées. Les systèmes éducatifs ne sont que l'application d'une loi naturelle. Après avoir donné la vie à leurs petits, les animaux les élèvent et les soignent jusqu'à ce qu'ils puissent se procurer leurs moyens d'existence. Les hommes aussi s'occupent du développement physique et moral de leurs enfants jusqu'à ce qu'ils soient à même de gagner leur vie et de se tirer d'affaire dans le monde.

C'est une loi de nature que le plus fort s'intéresse au plus faible; que les parents protègent leurs enfants et les frères aînés protègent leurs cadets, leur apprennent à marcher, à manger, à parler, etc.. et leur montrent comment ils doivent se conduire.

L'éducation fut pratique avant d'être théorique; elle s'adaptait à chaque degré de civilisation et à chaque forme sociale.

Elle n'est donc qu'un fait naturel et non une loi établie par la société.

Cette opinion contraste avec celle de J.-J. Rousseau. Et, à vrai dire, il y a entre les deux écrivains une opposition de vues qui trouve

(1) ... l'idée de la soumission; ils jettent par là, les verges à la main, le fondement du despotisme, *la crainte*, ils les pomponnent et élèvent l'édifice de la monarchie; ils les embrassent, les caressent, jouent avec eux, pardonnent leurs espièglerie, leur parlent raison et font naître en eux les idées républicaines de la vertu et de l'amour de la famille, qui se convertit ensuite en *amour de la patrie* - (*Corr.* T. II, p. 57-58).

son origine dans leur nature même. J.-J. Rousseau est un idéaliste, F. Galiani est un esprit pratique et réaliste.

Tous les deux pourtant occupent une place à part parmi les pédagogues.

Rousseau croit aveuglément en la nature. La société est méchante; elle cause tous les maux en corrompant l'individu. Il faut retourner à l'état de nature, qui, selon lui, a dû exister, et l'on arrive à cet état en commençant par l'éducation des enfants. Pour cette raison, Rousseau veut isoler son élève et le laisser grandir en suivant librement ses propres tendances naturelles. Le précepteur ne doit avoir qu'une action négative et indirecte et susciter les occasions qui doivent servir à l'éducation de l'enfant. Où veut arriver J.-J. Rousseau avec ces principes? Il veut former l'homme pour soi-même, en faire un être indépendant, qui, dans la société où il est obligé de vivre, puisse avoir la force de résister aux passions et aux opinions d'autrui: « qu'il voie « par ses yeux, qu'il sente par son cœur; qu'aucune autorité ne le gou« verne, hors celle de sa propre raison ». (Rousseau: *Emile*, L. IV, T. II, p. 106 - Paris, La Renaissance du Livre, s. d.).

Chez l'abbé Galiani, au contraire, aucun pessimisme sur la société; ce sont les besoins naturels de l'homme qui l'ont créée. La société donc ni ne corrompt ni ne détruit la nature. Pour cette raison, le but de l'éducation n'est pas seulement individuel, mais il est surtout social. L'enfant doit être élevé pour vivre avec ses semblables, dans leur société et s'y trouver à son aise. Mais, comme la société, ainsi constituée, a ses lois qui limitent le libre développement de l'individu, afin qu'il n'empêche pas le développement des autres, l'éducation doit tenir compte de ce fait. Donc la liberté ne sera pas absolue, parce qu'elle ne doit pas nuire à la liberté d'autrui. L'enfant doit s'accoutumer de bonne heure à se plier à la volonté d'autrui, et doit *apprendre à supporter l'injustice et apprendre à souffrir l'ennui*, ce qui arrive souvent dans la vie. « Que fait-on faire dans un manège à un « cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le « pas. Mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On « lui apprend à prendre ces allures malgré lui contre sa raison (voilà l'injustice) et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant, ce « n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse; c'est qu'il faut qu'il s'ac« coutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer) et à être battu « par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, « il est dressé, il est social, il va dans le monde, il respecte les magi-

« strats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas) ». (Lettre du 4 août 1770 - *Corr.* T. I, p. 216-17).

Ces mots de l'abbé Galiani contiennent comme toujours une vérité. La vie est souvent dure et pénible et l'éducation doit ne pas perdre de vue cette circonstance et être pour cette raison sévère. Du reste, obliger l'enfant à se plier à la volonté d'autrui et à faire ce qu'il n'aime pas, est sans doute un excellent moyen pour former son caractère. Mais cette éducation exige aussi la coopération de l'élève. Il doit avoir la conviction que la volonté de ses maîtres n'est que l'application des lois naturelles, morales et sociales auxquelles ils sont eux-mêmes sujets. Ce n'est pas un désir arbitraire, mais une nécessité supérieure qui oblige ses instituteurs à prétendre de lui l'obéissance.

Ce n'est donc pas la crainte qui doit plier l'enfant, mais la libre conviction. Il parviendra ainsi facilement à la discipline extérieure et intérieure, qui feront de lui un homme honnête et de caractère. De cette façon, il ne sera point l'esclave de la société, mais il saura vivre au milieu des hommes, avec son prochain, accomplir son devoir librement et ne pas être en butte à ses passions. On arrive donc au même but que J.-J. Rousseau, mais en suivant un chemin tout à fait opposé.

Mais l'abbé Galiani avait-il l'intention de donner à l'éducation ce but moral élevé? Ou bien voulait-il seulement mettre en relief le côté pratique de l'éducation, en opposition avec les théories utopiques du philosophe genevois?

Sans doute, a-t-il négligé d'ajouter bien des choses qui éclaireraient peut-être mieux sa pensée. Si l'on prend à la lettre ce qu'il dit, l'éducation ne ferait que des hommes bas, serviles, qui ne respecteraient l'autorité que par crainte et pour tirer de leur conduite le meilleur parti possible. Aucune idéalité chez cet homme ainsi élevé, et aussi absence de la notion du devoir.

Mais, sans doute, le motif de l'abbé pour traiter d'une manière superficielle une question si grave, c'est que Galiani n'a jamais eu l'intention d'écrire un traité de pédagogie; il ne voulait que répondre à Mme d'Epinay qui lui avait donné relation d'un des nombreux ouvrages sur l'éducation qu'on publiait alors.

L'ouvrage en question était le *Plan d'éducation publique* de l'abbé Coyer.

Dans la lettre citée ci-dessus, l'abbé définit l'éducation: « l'*élaguement des talents naturels*, pour donner place aux *devoirs sociaux*. « L'éducation doit *amputer* et *élaguer* des talents ». (Lettre du 4 août

1770 - *Corr.* T. I, p. 217) et ne pas les développer librement et sans obstacles, comme le veut J.-J. Rousseau.

Voilà un autre paradoxe de l'abbé Galiani.

Pourquoi ne faut-il pas développer les tendances naturelles de l'esprit, afin que l'homme puisse parvenir à son bonheur et être le plus utile possible à la société?

On a souvent l'occasion de remarquer que si l'on contrarie la vocation des individus, on forme des déclassés qui nuisent à eux-même et aux autres. Quelquefois la vocation est si impérieuse qu'elle s'ouvre un chemin en dépit des obstacles et de toutes les contraintes imposées par l'autorité. Souvent encore, c'est le sentiment du devoir qui plie l'homme à faire ce qu'il n'aime pas. Mais qu'il est malheureux!

En outre l'abbé Galiani ne semble pas considérer que les hommes n'ont pas tous le même but dans la vie. Ils ne sont pas tous magistrats, employés, courtisans, etc.; il y a des peintres, des poètes, des improvisateurs qui sont eux aussi nécessaires à la société. Il est vrai que ces derniers mènent souvent une vie misérable et meurent de faim, comme Galiani le dit justement, mais ils seraient encore plus malheureux, s'ils étaient contrariés dans leurs aptitudes. Ils donnent en outre à leur prochain la jouissance qui vient des beaux-arts, jouissance qui était du reste si chère à l'abbé lui-même.

Le système d'éducation de l'abbé Galiani suit naturellement son point de vue. L'auteur n'admet pas de méthodes agréables. « Toutes « les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences, sont « fausses et absurdes, car il n'est pas question d'apprendre ni la géo« graphie, ni la géométrie, il est question de s'accoutumer au travail, « c'est-à-dire à l'ennui, de fixer ses idées sur un objet, etc. Un en« fant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude « de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense et M. le géo« graphe sera volé sur la terre par son maître-d'hôtel et fera banque« route au beau milieu de ses capitales ». (Lettre du 4 août 1770 - *Corr.* T. I, p. 218).

Galiani veut donc que l'enfant s'habitue à la réflexion, c'est-à-dire au travail de l'esprit. Peu importe que l'enfant ait beaucoup de connaissances, qu'il sache un tas de choses, apprises par cœur, qu'il oubliera facilement; il faut lui apprendre plutôt à réfléchir et à savoir vivre.

Sur ce point, Galiani est encore d'accord avec Rousseau, qui a pourtant donné bien plus d'étendue à sa pensée. « Emile a peu de « connaissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes, il ne « sait rien à demi... Il a un esprit universel, non par les lumières,

« mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt « à tout, et, comme dit Montaigne, sinon instruit, du moins instrui- « sable... Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon* sur tout ce « qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la « science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire « estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité « par-dessus tout! ». (*Emile*, L. III, T. II, p. 43).

L'éducation doit être donc théorique et pratique; elle a pour but de former l'esprit de l'enfant et de ne pas l'accabler sous le poids de connaissances nombreuses qui surchargent la mémoire et ont pour effet de rendre pénible l'étude.

Galiani, en jugeant, comme je viens de le dire, fausses et absurdes les méthodes agréables, veut la coercition dans l'éducation. Peut-être ici est-il quelque peu exagéré. Il est vrai que dans la vie il faut souvent se plier malgré soi au travail le plus pénible et obéir à de dures nécessités et s'ennuyer, mais cela n'est pas une raison pour rendre l'étude odieuse à l'enfant, ne lui laisser aucune liberté, aucun soulagement et l'obliger toujours au travail, au silence, à la discipline dure et sévère.

« Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires, disait « Fénelon; on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre; « tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements ». (Fénelon - *Education des filles* - Paris, Firmin-Didot, 1881, T. I, p. 21).

Cependant la méthode qui fait de l'étude un jeu est aussi à condamner. On doit se tenir dans un juste milieu. Intéresser et faire aimer l'étude, mais en même temps la faire concevoir comme un devoir très sérieux, voilà l'art du précepteur.

Mme d'Epinay qui s'occupe volontiers de questions pédagogiques, partage avec son enthousiasme habituel les idées de son ami. Sur ce sujet aussi, elle est d'accord avec lui. « Eh bien, répond-elle, je m'en « étais doutée que les méthodes agréables d'enseigner les sciences, ne « valaient rien pour les enfants. Mais, comme j'ai la sotte habitude « de me défier toujours de mes idées, lorsqu'elles ne sont pas confir- « mées par les gens en qui j'ai confiance, et d'ailleurs j'ai un certain « penchant à être un peu pédante, je croyais me tromper. Mais actuel- « lement, mon charmant abbé, que votre lettre sublime est venue met- « tre le sceau à mes opinions, l'univers et tous messieurs les infailli- « bles viendraient me dire le contraire, je n'en démordrai plus. L'expé- « rience même a achevé pour moi la démonstration. J'ai déjà fait cinq « éducations tant de mes enfants que de pauvres parents dont je me

« suis chargée. Aucuns n'ont réussi que ceux que j'ai forcés par l'ap-« plication et l'assiduité à vaincre les difficultés ». (Lettre du 2 sept. 1770, N. 22 - *La Sig.ra d'Epinay e l'abate Galiani* - Nicolini - Bari, Laterza, 1929, p. 90).

Si l'individu doit être formé pour la société, il s'ensuit pour notre auteur, que selon les formes du gouvernement de la nation à laquelle il appartient, il y a différentes formes d'éducation. « Il faut moins édu-« quer dans une république que dans une monarchie et sous le despo-« tisme, il faut garder les enfants dans les sérails, pis que les esclaves « et les femmes ». (Lettre du 4 août 1770 - *Corr.* T. I, p. 217).

L'homme, par qui est-il élevé? Le précepteur a-t-il une très grande part? Pour Galiani, « tout ce qui nous environne nous élève et le « précepteur est un infiniment petit, méprisé par les bons calcula-« teurs ». (Lettre du 18 mars 1775. - *Corr.* T. II, p. 388).

Il avait affirmé ailleurs que l'éducation, les maximes, les discours ne font rien à l'organisation des têtes. Ce qui nous éduque, continue « Galiani dans la même lettre (18 mars 1775) ce sont le siècle et la « nation au milieu de laquelle on vient au monde. Ainsi un homme « qui viendra au monde à Constantinople aujourd'hui, s'élèvera Turc; « à Rome, chrétien-apostolique-romain; à Paris bel-esprit, économi-« sto-anglomano-rural; à Londres goddem coloniste, etc. ».

Contrairement à Rousseau, l'abbé Galiani ne méconnaît pas l'influence de l'éducation sur les premières années de la vie. « L'enfant « a reçu le plus fort de l'éducation avant les deux ans... A deux ans « la chose est faite: les plis des vices et des vertus sont donnés ». (Lettre du 3 avril 1773 - *Corr.* T. II, p. 191-92).

Mais puisque les enfants ne parlent pas, nous ne pouvons pas connaître ce qu'ils savent, ce qui nous fait commettre souvent des erreurs dans leur éducation. « Nous croyons que les enfants ne savent « rien. C'est une erreur grossière. Un homme qui serait resté un an à « Londres, sans apprendre un seul mot de leur langue, saurait pour-« tant infiniment de choses de ce pays, les rues, les maisons, les mœurs, « les lois, les hommes, les charges, le système politique, etc. ». (Lettre du 3 avril 1773 - *Corr.* T. II, p. 191-92).

Le livre de Thomas: *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différens siècles* fut indirectement la cause du piquant et amusant *Dialogue sur les femmes* de l'abbé Galiani, que j'ai déjà cité plusieurs fois.

En lisant le livre de Thomas, Mme d'Epinay avait été choquée par les idées qu'il contenait, et, dans une lettre à son ami, elle prend

le contre-pied des théories de l'auteur. (Cf. 14 mars 1772, N° 89, p. 251 - Nicolini : *La signora*, etc.).

En dame spirituelle, ayant une conception élevée de la dignité de la femme, elle devance le féminisme moderne. « Les hommes et « les femmes, dit-elle, sont de même nature et de même constitution ». (p. 254, ib.). Ce qui a affaibli la femme, ce sont sa condition sociale et l'éducation. « Les hommes et les femmes, dit-elle encore, étant de « même nature et de même costitution, sont susceptibles des mêmes défauts, des mêmes vertus et des mêmes vices ». On a voulu donner à la femme « des vertus contre nature, qui ne produisent que de peti- « tes vertus factices et des vices très réels ». (Ibidem). Les femmes ont autant de suite et de constance dans les affaires que les hommes. Elles ont du courage et ce courage a la même source que celui des hommes.

En parlant de la minorité de Louis XIV, il (Thomas) dit : « Les « femmes à cette époque eurent toutes cette espèce d'agitation inquiè- « te que donne l'esprit de parti : *esprit moins éloigné de leur caractè- « re qu'on ne pense* ». (Ibid., p. 253).

Mme d'Epinay répond à cette observation que cela est vrai, mais que cette disposition appartient aussi aux hommes, quand ils sont dénués d'occupations sérieuses, exclus des affaires et étrangers à tous les grands objets. (Cf. ib., p. 253).

A cette revendication des vertus de la femme, l'abbé Galiani, qui pourtant ne connaissait pas l'ouvrage de Thomas, comme il le dit expressément, répond par le *Dialogue sur les femmes*, où il expose des théories qui sont en opposition avec celles de son amie. (Cf. Nicolini - *Il pens.* etc., p. 258-267 et T. II, p. 50-62 de la *Corr.*, éd. Perey-Maugras).

Le principe fondamental de son Dialogue est que la femme est plus faible que l'homme, et cette différence est due à la nature et non pas à la civilisation, ni à l'éducation. Elle est à rechercher, comme dit M. Croce, non « dans la sphère spirituelle, mais seulement dans celle « physio-psychologique de l'animalité ». - B. Croce - *Una lettera inedita della Sig.ra d'Epinay all'abate Galiani e il « Dialogue sur les femmes » dell'abate Galiani* - Mélanges d'Histoire Littéraire - Champion - Paris, 1930, p. 185.

Pour l'abbé Galiani, les femmes sont des êtres malades, et, pour cette raison, elles sont *caressantes* et *engangeantes* et *cèpèndant brusques* et *fantasques*. Elles ont une imagination très vive et une force inégale, excessive, irrégulière, inconstante, qui est « un effet d'une ir- « ritation immense des nerfs éveillés par l'échauffement de l'imagi-

« nation » (1). (*Dialogues sur les femmes* - dans: Nicolini - *Il pensiero dell'abate Galiani*, p. 262).

Galiani reconnaît aussi que le courage appartient également aux deux sexes et qu'il a toujours la même origine: il est selon lui l'*effet d'une grandissime peur et une maladie d'imagination* (2) (ibid.).

Il reconnaît aussi que les femmes ont autant de religion que les hommes, mais elles en retiennent une plus grande dose, tandis que les hommes y donnent un plus grand développement. (Cf. Nicolini - *Il pens.* etc., p. 266, et *Corr.* T. II, p. 61).

L'éducation religieuse qui, selon Galiani, est égale et commune à tous, hommes et femmes, n'a aucune influence sur la différence des sexes. Comme on l'a déjà vu, l'éducation suit la nature et par conséquent elle ne fait que l'adapter à la constitution de la femme et développer ses tendances naturelles.

Voilà le point de vue tout à fait opposé des deux amis. Cette divergence d'opinion se manifeste toutes les fois qu'on revient sur ce sujet comme par exemple quand Mme d'Epinay regrette que les femmes soient privées des études graves, comme les sciences de l'administration, de la politique, du commerce, etc. Pour leur faiblesse et leurs devoirs de famille, elles ne peuvent étudier les langues anciennes, comme le grec et le latin; elles sont privées à jamais de l'étude de la philosophie, dont la plupart des œuvres sont rédigées dans ces langues. D'autres entraves, pour ce qui concerne les arts, les réduisent à l'étude de la musique, de la danse et des langues modernes. Pourtant la femme, une fois ses devoirs remplis, doit justement se livrer aux études sérieuses ,parce qu'elles sont un moyen sûr de se suffire à soi-même et d'obtenir plus de considération des hommes.

Mais l'abbé Galiani qui est bien loin d'être féministe et qui dans la femme cherche seulement le plaisir, ne prend pas au sérieux les aspirations élevées de son amie et répond que les femmes doivent cultiver toujours leur imagination, car on tient à leur société à cause de leur originalité et de leur amabilité.

La poésie est par conséquent une étude qui convient à la femme.

« En fait de morale, elles doivent étudier beaucoup les hommes « et jamais les femmes; elles doivent connaître et étudier tous les « ridicules des hommes et jamais ceux des femmes ». (Lettre du 2 févr. 1771 - *Corr.* T. I, p. 353).

Cette plaisanterie de l'abbé ne résout pas la question. La ten-

(1) « un effet de l'irritation prodigieuse des nerfs, agacés par une ima- « gination échauffée » (*Corr.* T. II, p. 56).

(2) « de l'imagination » (*Corr.* T. II, p. 52).

dance moderne qui met justement la femme à la place qui lui est due dans la société s'oppose à ces théories comme à celles de J.-J. Rousseau qui voulait la femme élevée exclusivement pour former le bonheur de l'homme.

Aujourd'hui on reconnaît à la femme le droit à des études sérieuses et profondes. La femme a tous les droits de développer son esprit, de cultiver ses sentiments et de former son caractère, pour ne pas être le jouet des hommes et du hasard.

La femme instruite et spirituelle peut mieux connaître et mieux remplir ses devoirs de famille et contribuer à l'élévation de la société.

---

# CHAPITRE VI

Les idées politiques de l'abbé Galiani - Son activité comme diplomate - Le problème politique en général et en particulier - L'opposition de Galiani aux théories humanitaires - Vertus de ceux qui gouvernent - Les observations sur la politique contemporaine - Ses jugements sur les personnages et les événements historiques - Comment Galiani imaginait l'Europe en 1900.

Pour l'abbé Galiani, les problèmes politiques ont le même intérêt que les problèmes moraux. La place qu'il occupait comme fonctionnaire public, et à laquelle il consacrait toute son acitivité quotidienne, le tenait au contact des hommes politiques français et étrangers et le faisait pénétrer dans les secrets diplomatiques et dans toutes les questions plus ou moins importantes concernant l'Europe entière. Son pays poursuivait une politique indépendante et était en rapports directs avec l'Espagne, la France et d'autres Etats.

Les lettres que Galiani a écrites à Tanucci sont le plus sûr témoignage de son activité politique. On sait aussi que pendant l'absence du comte de Cantillana, ambassadeur de Naples, Galiani fut nommé chargé d'affaires et put agir librement, ce qui n'arrivait pas toujours avec son chef. C'est pour cette raison que ses idées ressortent de l'observation personnelle et quotidienne des faits dont il n'était pas seulement témoin, mais auxquels il prenait une part active.

C'est toujours d'après l'analyse de l'homme, qu'il établit ses principes, de l'homme qui vit réellement et qui a des besoins concrets et précis. La postérité pour lui n'existe pas. « Il ne doit être question « que du bonheur des êtres réels, des individus existants ou prévus.

« Nous et nos enfants, voilà tout. Le reste est rêverie ». (Lettre du 6 nov. 1773 - *Corr.* T. II., p. 277).

Et aussi tout ce qui avait rapport aux pays lointains, il ne le jugeait pas digne d'intérêt, et il jugeait comme de simples chimères les théories humanitaires soutenues par les philosophes de cette époque. L'abbé partait d'un point de vue tout à fait opposé; ce qui a de la valeur, c'est seulement l'utilité immédiate. Si nous pouvons former le bonheur des générations futures, tant mieux; mais ce bonheur ne doit pas se réaliser à notre détriment. Par conséquent Galiani avait en haine les révolutions en général, et il ne voyait en elles rien d'autre que le malaise et le désordre, sans s'apercevoir qu'elles pouvaient donner d'heureux résultats.

Il aimait la monarchie plutôt que la république. L'égalité des conditions que les philosophes rêvaient pour l'humanité, pour lui n'était pas à désirer. Il ne s'occupait pas du prochain. « Peste soit du « prochain! Il n'y a pas de prochain ». L'amélioration des conditions du peuple pouvait nuire à l'intérêt des privilégiés, à la classe desquels il appartenait. « Les sectes sont une ressource pour les gueux, écrit-il le « 20 nov. 1770 (*Corr.* T. I, p. 305), cela leur donne une consistance et « ils trouvent une boîte à Perrette. Voilà pourquoi des jansénistes, des « francs-maçons, des économistes. Les riches ne gagnent rien à par- « tager ». Quel égoïsme, au moins en théorie! (Cf. les Réponses à M. de Sartine sur les mont-de-piété, la lettre du 28 avril 1770 à Mme d'Epinay et le mémoire à M. de Sartine sur les bleds, T. I, p. 418, éd. Asse).

Il est injuste de regarder les aspirations de fraternité et d'égalité comme le produit de mesquins intérêts personnels des classes qui ne possèdent rien. Le raisonnement de l'abbé était peu élevé et opposé aux besoins de l'époque, que d'autres écrivains avaient bien compris. Il n'a pas honte d'avouer les raisons qui lui font préférer la monarchie à la république. « J'aime la monarchie, parce que je me sens bien plus « proche du gouvernement que de la charrue. J'ai quinze mille livres « de revenu, que je perdrais en enrichissant des paysans ». (Lettre du 2 janv. 1773 - *Corr.* T. II, p. 155).

Tous les moyens sont bons pour arriver au but, et il ne faut pas s'en laisser détourner par des sentiments humanitaires. Il se demande pourquoi on s'étonne tant que nous fassions la traite des nègres en Afrique, tandis que nous ne nous étonnons pas qu'on fasse la traite des mulets de la Guyenne en Espagne. (Cf. lettre du 5 sept. 1772 - *Corr.* T. II, p. 114).

En politique, il n'admet que « le machiavélisme pur, sans mé-

« lange, cru, vert, dans toute sa force, dant toute son âpreté ». (Ibid.). Il est appelé *Machiavellino* par ses amis français, et vraiment il a avec l'auteur du *Prince* un point de contact dans sa tendance concrète et pratique, dans sa manière de concevoir la politique comme indépendante de la morale. Cependant tout en reconnaissant son affinité d'esprit avec le grand écrivain politique italien, Galiani n'aimait pas à être accusé de *machiavélisme* en face du public. (Cf. lettre du 16 mars 1771 - *Corr.* T. I, p. 368, missive qu'il a écrite à Mme d'Epinay après avoir vu l'article que Diderot voulait publier dans le Mercure de France).

Dans les *Doveri dei Principi Neutrali, etc.*, Galiani tient pourtant un langage tout à fait différent. Les principes moraux sont, comme je l'ai déjà dit, la base de son argumentation. Il regrette pour cette raison d'être obligé d'exprimer quelquefois des opinions politiques qui sont en contraste avec la morale.

Que des théories humanitaires pût sortir un renouveau de la société, il ne le croyait pas. Les faits lui donnèrent le démenti. M. Croce dit à ce propos qu'il n'a pas surpassé son siècle et qu'il n'a pas compris le fondement vrai et concret des théories de ses adversaires. (Cf. *Il pensiero dell'abate Galiani* - *Critica*, p. 400, etc.).

— En considérant la politique en général, Galiani dit qu'elle a pour but de rendre les hommes heureux. Elle « est la science de faire « le plus de bien possible aux hommes avec le moins de peine possi« ble, selon les circonstances ». (Lettre du 6 nov. 1773 - *Corr.* T. II, p. 276). Comme le bien absolu n'existe pas, il faut chercher le point où le plus grand bien se rencontre avec le moindre mal possible.

Comme je l'ai déjà dit à propos de la morale, l'abbé Galiani tâche de résoudre géométriquemena les questions politiques. Il s'agit d'établir le point où le bien et le mal se rencontrent, ce qui est très difficile, puisque l'un et l'autre s'engrènent tellement qu'il n'est pas possible de jouir de l'un sans en même temps souffrir à cause de l'autre. Ce mélange de bien et de mal qui se trouve au fond de toutes les actions humaines est encore évident plus dans la politique, qui est la science la plus relative. C'est, comme dit Galiani, « un problème *de maximis* « *et minimis* à résoudre. La politique est une courbe (une parabole) « à tirer. Les abscisses seront les biens, les ordonnées seront les maux. « On trouvera le point où le moindre mal possible se rencontre avec « le plus grand bien ». (Lettre du 6 nov. 1773 - *Corr.* T. II, p. 276).

Mais cela n'est qu'une théorie générale, « une équation indéfinie »; elle s'applique aux cas particuliers. Le temps, le pays, les hommes la déterminent. Ce ne sont pas les lois abstraites qui font la politique, mais ce sont surtout les hommes, qui agissent toujours poussés

par les passions et retenus par la raison. Le meilleur gouvernement est celui qui reste en équilibre entre les passions et la raison.

« ... pour pousser une nation au plus sublime degré de perfection, « il faut laisser le plus de désordre mêlé avec l'ordre, le plus de pas- « sions en contraste des raisons, le plus d'énergie avec le plus de rè- « gles, le plus de lois avec le plus d'infractions, le plus de règles avec « le plus d'exceptions. Si vous laissez uniquement agir les passions, « vous aurez les peuples de la Guinée, d'Afrique; si vous domptez « tout à fait ces passions par les règlements, vous aurez les Chinois. « Guerre éternelle chez les uns, paix perpétuelle chez les autres. Au- « cun art, aucune manufacture chez les nègres; tous les arts poussés « à la perfection la plus maussade chez les autres. L'Europe est en- « tre les deux, et me paraît en meilleur état que l'un et l'autre ». (A Diderot, 1776, *Critica* II, 1904, p. 164-165).

Tous ces principes forment la base des *Dialogues sur le commerce des bleds.*

L'actualisation des théories politiques mérite du calme et de la réflexion. « *Nil repente* » est le principe auquel se réduit la science de l'administration. (Cf. *Dialogues*, VIII, p. 151). Et non seulement l'on doit savoir agir, mais encore quelquefois il vaut mieux *non faire et attendre.* (Cf. *Lodi a Benedetto* XIV, éd. Seguin, p. 32).

Voilà pourquoi la tâche de l'homme d'État est des plus difficiles. « Le grand homme doit réunir des qualités opposées, extrêmes, « presque impossibles à accoupler; il doit avoir le désir ardent du « bien qu'a l'homme vertueux, réuni au calme et pour ainsi dire à « l'indifférence qu'en ont les méchants. Il doit vouloir ardemment, « et cependant discuter tranquillement, attendre patiemment ». (*Dialogues*, VIII, p. 150).

L'homme d'État doit faire comme le médecin qui hâte la guérison en aidant la nature. Il doit voir, calculer le bien, l'utilité, l'a-propos et l'indiquer.

Et quand le peuple est si malheureux que rien ne peut le soulager et que les remèdes lui sont plus insupportables que le mal même, alors l'homme d'État doit laisser subsister tous les maux en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir. (Cf. lettre du 9 nov. 1776 - *Corr.* T. II, p. 481).

C'est précisément dans cette terrible situation que la France se trouvait alors. Elle aurait eu besoin d'un homme d'État selon les vues de l'abbé Galiani. Mais où pouvait-on le trouver? Parmi les économistes? Mais Galiani n'avait aucune estime pour eux. Il les considérait comme une véritable secte d'Illuminés. Voyant clairement dans l'a-

venir, il avait pourtant compris qu'ils formeraient « une secte puis-« sante, et peut-être une religion, parce qu'ils sont tristes et absurdes « et tant soit peu inclinés à cette sédition qui doit, dit-on, rétablir « l'égalité des conditions ». (Lettre du 13 octobre 1770 - *Corr.* T. I, p. 280).

La France tâtonnait dans l'obscurité. On avait nommé au poste de contrôleur général M. Turgot. Mais Galiani fait observer que, comme homme d'Etat, Turgot avait trop d'esprit, trop de droiture et une vertu trop roide pour bien s'acquitter de sa tâche. (Cf. lettre du 13 août 1774 - *Corr.* T. II, p. 335).

Ces vertus qui l'élevaient comme homme, étaient des entraves pour un homme d'Etat. Galiani peut facilement prédire qu'il restera trop peu de temps en fonction pour appliquer ses systèmes. (Cf. lettre du 17 sept. 1774 - *Corr.* T. II, p. 345). Il voudra faire le bien, mais il rencontrera toujours de trop grands obstacles, qui l'empêcheront d'agir et à la fin il sera contraint de se retirer. « On reviendra une « bonne fois de l'erreur d'avoir voulu donner une place telle que la « sienne, dans une monarchie telle que la vôtre, à un homme très « vertueux et très philosophe ». (Lettre du 17 sept. 1774 - *Corr.* T. II, p. 345-346).

En effet, Turgot ne put triompher de la routine et du mauvais vouloir des classes privilégiées et son intransigeance fut cause de sa chute. Galiani remarque philosophiquement: « J'espère que cet évé-« nement aura appris à M. Turgot et à M. l'abbé Morellet à connaître « les hommes et le monde, qui n'est pas celui des ouvrages des écono-« mistes. Il aura vu que les révoltes occasionnées par la cherté ne « sont pas impossibles, comme il croyait. Il calculait tout et n'oubliait « que la méchanceté des hommes, et l'envie qui persécutent les hom-« mes en charge... Ils sont restés peut-être trop longtemps au cabinet, « et n'ont pas été comme moi jetés dès leurs premières années, au « beau milieu d'une Cour, pour y être le jouet de la fortune ». (Lettre du 27 mai 1775 - *Corr.* T. II, p. 406).

Mme d'Epinay raconte à son ami les pénibles événements qui se succédaient rapidement et qui annonçaient la ruine imminente de la France. Elle en est chagrinée plus que par ses épreuves personnelles et elle vit au jour le jour agitée tantôt par l'espoir, tantôt par la crainte. Il lui semble que tout s'écroule et que son pays va comme un naufragé à la dérive sans aucun espoir de salut.

Galiani suit avec intérêt les événements qui troublent la France et fait des observations et des prédictions qui, en général, s'accomplissent.

Sans doute son éloignement de Paris lui permet de voir clairement la situation. Il ne peut consoler Mme d'Epinay, il remarque une fois qu'il vaut mieux ne pas faire de prévisions, car elles sont trop tristes.

Dans ses lettres nous trouvons encore les jugements qu'il porte sur les personnages de l'époque et surtout sur les rois.

Quelles sont les vertus propres aux rois? Il ne le dit pas expressément, mais on peut les déduire de son parallèle entre Louis XV et Catherine II.

Il admire beaucoup l'impératrice de Russie. Cette souveraine réunissait en elle toutes les vertus nécessaires pour gouverner.

La ressemblance entre elle et Louis XV n'était qu'extérieure, pourvus comme ils étaient tous les deux d'un physique charmant. Elle avait beaucoup d'énergie, de force de caractère et ne voulait jamais se laisser conduire par personne, tandis que Louis XV fut toujours le jouet des courtisans et des courtisanes. Tous les deux ont encouragé les arts agréables et le luxe; mais Louis XV a encouragé en France un luxe voluptueux qui énervait, tandis que Catherine II en Russie a encouragé un luxe magnifique qui fortifiait.

Les causes de la décadence militaire des Français et de la grandeur politique des Russes viennent d'un même principe. En France, on avait négligé et perdu la marine; en Russie, on l'avait poussée à un développement miraculeux.

Louis XV eut une politique assez gauche, car en voulant « élever un allié (le roi de Prusse), » il s'en fit un ennemi redoutable, tandis que Catherine II, en se faisant un allié dans le roi de Pologne, eut le soin de le soumettre à sa volonté et en même temps de ne le laisser jamais écraser. L'un était le représentant d'une nation en décadence, l'autre d'une nation en progrès. (Cf. lettre à Grimm, du 17 févr. 1777 - *Critica*, II, 1904, p. 510).

Voilà donc résumées les qualités qu'un souverain doit avoir.

Il doit connaître les hommes, savoir maîtriser avec énergie les événements, encourager les arts qui peuvent élever la nation et l'aguerrir contre les ennemis extérieurs, avec une sage politique et en fortifiant l'armée et la marine.

A ces vertus, il faut ajouter qu'un prince doit ne pas avoir de modestie, surtout vis-à-vis de ses sujets et montrer toujours qu'il se connaît en affaires d'Etat, pour ne pas être la dupe de ses ministres. (Cf. lettre du 3 mars 1770 - *Corr.* T. I, p. 77).

De plus, les grands hommes ont été intolérants. La tolérance permet au parti écrasé de se relever et de se révolter contre son roi. (Cf.

lettre du 22 juin 1771 - *Corr.* T. I, p. 407-8).

Lorsque Louis XVI monte sur le trône, Galiani est enchanté de tout ce qu'on dit du nouveau roi; mais il connaît trop bien l'état de la France pour être optimiste. C'est la chose du monde la plus difficile que de la gouverner. Il y a trop de luxe, trop de vices qui ont pris trop de racines: les déraciner signifie détruire la nation même. Il croit que le destin sera cruel avec Louis XVI; il « escamotera tous les desseins, dé- « tournera toutes les bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra et « que nous ne voudrions pas ». (Lettre du 8 juillet 1774 - *Corr.* T. II, p. 324). Il eut raison. Il ne prévoyait pas pourtant que la Révolution imminente renouvellerait la société. Il est vrai que ceux qui ont dû vivre dans cette période de bouleversement l'ont endurée comme un malheur.

Il est intéressant aussi de connaître comment Galiani considérait l'histoire des Jésuites.

Une des questions du siècle était l'expulsion et la sécularisation de cet ordre. Notre abbé découvrit une ressemblance de leur histoire avec celle des Templiers.

Les uns et les autres doivent leur destruction à la crainte et à la cupidité. Mais l'histoire des Jésuites « n'est pas plus finie que celle des « Juifs, après la destruction de Jérusalem par Titus. Elle a seulement « changé de ton et de couleur, de l'actif au passif ». (Lettre du 21 août 1773 - *Corr.* T. II, p. 249).

Sur les personnages et les événements historiques, l'abbé Galiani aime à donner des jugements qui n'appartiennent qu'à lui et qui sont quelque peu paradoxaux.

Grimm et Diderot nous rapportent ses opinions sur Néron, Tibère et Caligula, dont il faisait même l'apologie.

Tibère était, selon lui, un fort honnête homme, et Néron n'avait eu d'autre tort que d'être un peu trop petit-maître, et de s'être rendu odieux aux Romains par son affectation et sa passion pour les mœurs grecques. Cf. Grimm: *Correspondance Littér.*, citée par Perey-Maugras, T. I, p. 262).

Tacite et Suétone étaient de « pauvres gens qui avaient farci leurs « ouvrages des impertinents propos de la populace ». (Diderot - *Oeuvres*, Assézat et Tourneux. Paris, Garnier, 1876, T. XIX, p. 299).

Diderot et Grimm s'amusaient beaucoup à entendre l'abbé, parce qu'il développait sa thèse avec tant d'esprit et de génie et l'illustrait par des connaissances si nombreuses et si profondes qu'il enchantait tout le monde.

Pendant leurs entretiens, ces deux philosophes faisaient quelques

objections, mais en général, ils l'écoutaient et le laissaient parler des heures entières sans l'interrompre.

Grimm dans sa *Correspodance Littéraire*, T. IV, p. 102-123, donne relation d'une conversation entre lui, Diderot et l'abbé Galiani. Il semble que ce dernier ait développé presque tout seul sa thèse.

M. Nicolini dit que c'est une des plus belles dissertations de notre abbé.

Galiani considère le Christianisme non du côté religieux, mais du côté politique. Le Christianisme a pu triompher par la bonté et la popularité de ses principes, par l'opportunité du moment dans lequel ils se sont répandus. En effet les principes d'égalité, de communauté, de confraternité, si propres à séduire en tous temps les multitudes, se sont glissés dans Rome au moment où tous les liens qui unissent les hommes étaient prêts à se rompre, où tous les préjugés qui conservent et perpétuent les ressorts de la société étaient détruits.

La société chrétienne ne fut d'abord « qu'une coterie, un ordre « qui s'était fait une police et des statuts particuliers et qui les sui- « vait ». De là la forme des temples chrétiens, due à la nécessité des premiers fidèles de se réunir pour élire les prêtres, pour instruire les catéchumènes et administrer la justice.

Mais le principe : *Ecclesia abhorret a sanguine*, qui fut une des causes du succès du Christianisme, fut ensuite la cause principale de la décadence de l'Eglise, parce que cette horreur du sang finit par anéantir entièrement sa police. La puissance civile put recouvrer successivement tous ses droits, les ôtant à la juridiction de l'Eglise.

Sur Cicéron, l'abbé Galiani donne un jugement qui resta fameux.

Mme d'Epinay, à propos de l'article de Voltaire sur Cicéron, demande à son ami son avis sur ce grand homme.

Galiani analyse tous les côtés du génie de cet orateur célèbre. Il le considère comme littérateur, philosophe et homme d'Etat.

Il reconnaît que Cicéron était un grand savant et un grand écrivain, mais il lui refuse toute originalité comme philosophe, en disant qu'il ne fit que répéter en latin les principes des philosophes grecs.

En jugeant ce grand Romain comme homme d'État, Galiani met en évidence son ambition, son caractère peu scrupuleux dans le choix des moyens, son opportunisme vis-à-vis de son parti et dans sa conduite religieuse. Pour conclure, il ajoute que sa renommée vient « de ce « qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs « rendit odieux ». (Lettre du 20 juill. 1771 - *Corr.* T. I, p. 422).

L'abbé Galiani, comme d'autres écrivains, donna à la mythologie un fondement historique.

Il considère les dieux comme d'anciens conquérants, dont les peuples de la Grèce auraient conservé un obscur souvenir.

Peut-être, ajoute-t-il, le nom des conquérants espagnols aurait dans deux mille ans joué le même rôle, si les Américains ne connaissaient pas l'imprimerie. (Cf. lettre du 24 avril 1773 - *Corr.* T. II. p. 201-203).

Cette idée, nous la trouvons déjà dans un livre qu'il avait conçu à 18 ans: *De l'antichissima storia della navigazione del Mediterraneo,* et qu'on trouve cité dans le traité *Della Moneta.*

En opposition avec d'autres historiens, il trouvait une grande analogie entre l'histoire des conquêts anciennes et celle des voyages modernes. (Colombo et Vasco de Gama). « Etant persuadé que toute l'hi« stoire n'est que la répétition de semblables événements, je crus re« connaître un très grand nombre de vérités historiques ou physiques, « là où l'on croit la mythologie grecque fantastique et fausse ». (*Della Moneta* - T. I, p. 120, nota alla pag. 25, vers. 7).

Dans ce livre, il voulait aussi démontrer que le langage naturel de l'homme, comme celui des enfants, aurait été formé de monosyllabes répétés; il partait du principe que l'humanité à l'état de natura était presque dans les mêmes conditions que les bêtes.

Mais si ses jugements sur les personnages du passé et ses prédictions sur un avenir tout près de lui, étonnent par leur justesse, on ne peut pas en dire autant de ses idées sur les événements futurs.

Il vaut la peine de connaître ses prévisions sur l'Europe en 1900, pour voir combien il se trompa.

Si l'abbé Galiani renaissait de nos jours, il devrait bien rire de ses prophéties et il le ferait avec l'esprit qui lui était propre, en voyant le monde si différent de celui qu'il avait imaginé.

Au lieu de voir un grand progrès dans tous les domaines, il nous voyait réduits à une espèce de Chine.

De toutes ses prévisions il ne s'en réalisa qu'une: la chute du pouvoir temporel du pape.

Plus de politique d'hégémonie aujourd'hui! La tendance moderne, au contraire, c'est de permettre à tout peuple de vivre à son gré selon ses lois et ses mœurs.

Que dire ensuite d'une armée de parade qui manœuvre à ravir?

Notre guerre mondiale a montré que l'armée a une tâche et des vertus bien différentes.

En ce qui concerne les sciences, il a vraiment deviné, lorsqu'il

a prédit que la physique et la chimie seraient à la mode. Mais il ne pouvait prévoir l'immense progrès des sciences et surtout les prodigieuses applications de l'électricité qui ont rapproché les peuples les plus éloignés et rendu plus forts, plus étroits, les liens de fraternité qui les unissent. Et que dire des rapports commerciaux si étendus et si rapides, dus aux moyens de transport si perfectionnés?

Réjouissons-nous que le monde actuel soit si différent de celui qu'avait prévu notre écrivain! (Cf. lettres des 27 avril 1771 - *Corr.* T. I, p. 386; 4 mai 1771 - T. I, p. 389; 24 juillet 1773 - T. II, p. 234).

# CHAPITRE VII

Mme d'Epinay - Ses rapports avec Diderot et Rousseau - Les sentiments de Mme d'Epinay - Mme d'Epinay et Galiani - Les lettres de Mme d'Epinay - Les Dialogues - Les interlocuteurs des Dialogues dans la Correspondance de Mme d'Epinay - La Bagarre - La mort de Mme d'Epinay.

En lisant la *Correspondance* de l'abbé avec Mme d'Epinay, on désire connaître de plus près cette femme qui avait tant de sympathie pour lui.

Louise Florence Pétronille Tardieu d'Esclavelles était née à Valenciennes, le 11 mars 1726. Son mariage avec M. Denis Lalive d'Epinay fut des plus malheureux. Elle fut réduite presque à la misère, à cause de la dissipation de son mari, qui dilapida toute sa fortune. Sa vie, ses relations avec Grimm et Rousseau, ses rapports littéraires avec Voltaire, Diderot, etc., sont racontés par elle avec beaucoup de verve dans ses *Mémoires*.

C'était une dame fort spirituelle, savante, qui, suivant avec intérêt tout le développement de la littérature de son temps, absorbait les nouvelles théories philosophiques et sociales ,et s'occupait bien volontiers des questions d'éducation. Elle était un écrivain distingué, auteur des *Conversation d'Emilie*, qui lui valurent le prix Montyon.

Ses contemporains ne la jugèrent pas toujours avec la sympathie de l'abbé Galiani. Je me borne à citer Rousseau et Diderot. Le premier sent le charme que cette femme avait pour ses amis, et ne peut pas méconnaître qu' « elle était aimable, avait de l'esprit, des talents ». (J.-J. Rousseau - *Confessions*, éd. Garnier - Paris, p. 319). Cepen-

dant il regrette qu'elle eût trop de facilité à se faire des amitiés, dont elle subissait l'influence dangereuse. Ensuite, lorsque Rousseau se brouille avec Mme d'Epinay, il parle d'elle avec dédain, il lui reproche d'être violente, mais d'avoir l'art de cacher sa fureur, et d'être peu scrupuleuse et peu sincère. (Cf. *Confessions*, p. 416-18).

Pourtant il faut reconnaître que Rousseau se laissait facilement entraîner par sa fantaisie, par son penchant à prendre tout en mal et à avoir des soupçons sur tout le monde.

Diderot aussi n'a pas pour Mme d'Epinay la sympathie qu'elle montre au contraire souvent pour lui dans quelques lettres à Galiani. Dans la correspondance de Diderot avec Mlle Volland, on trouve souvent rapportées des mésintelligences entre la Chevrette et le Grandval, où Mme d'Epinay n'est pas peinte sous un jour favorable. (Cf. *Diderot à Mlle Volland*, éd. Babelon, 1930, Paris, passim). Il la nomme parfois en passant avec une nuance de mépris.

« ... La dame d'Epinay qui est l'amie de mon ami et que *je crois* « que j'estime et que j'aime... » dit-il une fois. (*Diderot à Mlle Volland* - 15 octobre 1760, T. I, p. 239).

Au fond, il n'a pas très bonne opinion de l'intelligence et de la culture de cette dame. « ... le désagrément d'avoir donné tout mon tems « tous mes soins, toute ma peine à l'ouvrage de l'abbé Galiani, et de « n'en recueillir que chagrin par une petite femme tracassière qui se « mêle de tout et qui brouille tout, parce qu'elle se croit bonne à tout et que dans le vrai elle n'est bonne à rien ». (*Diderot à Mlle Volland*, 2 nov. 1770, T. III, p. 237).

Et pourtant Mme d'Epinay parlait avec beaucoup de considération du philosophe. Qui n'aurait lu que les lettres de Mme d'Epinay à Galiani, pourrait croire à des rapports d'amitié bien profonds entre elle et le grand Encyclopédiste.

Cependant Diderot lui reconnaît une certaine droiture morale dans ses principes, par exemple quand il cite d'elle cette pensée: qu'il vaut mieux s'exposer à un ridicule que de compromettre l'honneur d'un honnête homme, ou qu'il faut être homme de bien avec tout le monde sans distinction. (Cf. *Diderot à Mlle Volland*. lettre du 17 sept. 1760, T. I, p. 181 et du 20 septembre 1760, T. I, p. 182).

Il est vrai que les mœurs de Mme d'Epinay étaient un peu libres, sa conduite n'était pas irréprochable. Mais ce que ni Rousseau, ni Diderot ne purent nier, c'est sa générosité avec ses amis qui ne la payèrent pas toujours de retour. Lorsqu'il s'agissait de malades ou de personnes qui avaient besoin de son aide, elle ne se refusait jamais à leur appel, mais elle leur portait un intérêt empressé et chaleureux.

Le témoignage le plus sûr de sa bonté, c'est le dévouement qu'elle savait inspirer à ses serviteurs.

Diderot raconte que Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Epinay, en mourant avait laissé une pension honnête à sa femme de chambre. Celle-ci y renonça pour continuer de vivre avec Mme d'Epinay. Cette action généreuse fait honneur également à la femme de chambre et à sa maîtresse.

Ce qui est certain, c'est que le trait dominant de son caractère est la bonté, unie au dévouement. Elle était très sensible et avait un sentiment profond d'amitié. « Elle aimait bien ses amis, dit Rousseau, « elle les servait avec beaucoup de zèle: et, n'épargnant pour eux ni « son temps ni ses soins, elle méritait assurément bien qu'en retour ils « eussent des attentions pour elle ». (Rousseau - *Confessions*, p. 382).

La preuve de ce sentiment de tendre amitié, on la trouve dans la correspondance de Mme d'Epinay avec Galiani, correspondance qui date du départ définitif de l'abbé de Paris et dure jusqu'à la mort de cette dame (1783). Celle-ci entretient avec son ami une relation épistolaire, même dans les périodes tristes de sa vie, même quand elle est accablée, par ses propres souffrances morales, par la maladie et par les malheurs publics. Quand elle n'était pas en état d'écrire, sa fille était chargée de la besogne.

Il y avait entre les deux amis une certaine affinité d'idées, de sentiments et de goûts, comme Mme d'Epinay le note elle-même avec plaisir, dans ses lettres. Mais leurs rapports ne dépassèrent jamais les bornes de l'amitié, chose qui étonne, dit M. Nicolini, dans un siècle où les mœurs étaient si relâchées et la morale bien peu respectée.

Une autre remarque que l'on fait avec plaisir, c'est que Galiani, contrairement aux autres amis de Mme d'Epinay, ne se montra jamais ingrat envers elle.

Les heures passées dans son salon à Paris sont le souvenir le plus doux qu'il ait gardé.

Galiani appréciait aussi le talent de Mme d'Epinay. Si parfois il la contredisait, son ton était toujours celui de la plus haute estime. Il lui confiait ses ouvrages à lire et à corriger et attendait avec impatience son jugement. Il loua beaucoup le livre *Conversation d'Emilie*, quoiqu' il ne fût pas du même avis qu'elle sur certains passages. Dans ses lettres publiées, on ne trouve aucun mot qui montre son attachement et son respect pour elle diminués avec le temps.

A son tour, dans ses lettres, Mme d'Epinay est tendre et affectueuse avec son « charmant abbé » son « cher abbé » son « divin abbé » comme elle l'appelle souvent. Elle épanche toujours son sentiment

d'amitié, et ne se lasse jamais de le lui manifester. « Votre correspon-« dance est une des grandes douceurs de la mienne (de ma vie). Je me « flatte qu'elle est fondée sur un sentiment aussi tendre et aussi pro-« fond que celui que je vous ai voué et que le temps ne peut jamais « altérer ». (*La signora d'Epinay e l'abate Galiani - Lettere inedite* (1769-1772). Lettre du 20 avril 1770, p. 46).

« Vous entrez et sortez de mon appartement dix fois par jour et « puis vous vous asseyez à côté de cette table verte; nous causons, « nous rions... et je pleure quand je pense que tout cela n'est pas « vrai ». (*La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 15 juillet 1770, p. 74).

Quel profond regret on sent dans ces mots!

« Il n'y a presque pas de jour où je ne parle de vous à ceux qui « vous connaissent et où je n'appreune à vous connaître à ceux qui « ne vous connaissent pas. Quand je n'ai personne, j'en parle toute « seule ». (*La signora d'Epinay, etc.* Lettre du 2 sept. 1770, p. 92).

Mais son amitié ne se borne pas à ces manifestations verbales; elle apparaît en mille occasions.

Mme d'Epinay se charge en partie de la correction et de l'impression des *Dialogues sur le commerce des bleds*, et mande à son ami toutes les critiques que l'on fait sur cet ouvrage. Elle se donne beaucoup de peine, pour résoudre les questions d'argent de l'abbé avec l'éditeur Merlin et néglige presque ses affaires pour s'occuper de celles de son ami.

Mme d'Epinay fait aussi des démarches pour obtenir le retour de Galiani à Paris, mais en vain. Ses lettres sont encore des aveux intimes sur ses chagrins de famille. Lorsqu'elle craint d'être à jamais séparée de son ami Grimm, elle épanche son cœur avec l'abbé et lui demande des conseils, que Galiani donne bien volontiers et qui sont toujours suivis.

De son côté, l'abbé Galiani continue sa correspondance avec Mme d'Epinay, parce qu'il lui semble vivre encore dans cette société parisienne qui faisait son bonheur. Il nous semble voir notre petit abbé à nuit close, en train d'écrire une de ses lettres pleines d'esprit à Mme d'Epinay ou à ses amis de Paris. Il est assis à une petite table; la chatte d'Angora, sa compagne fidèle, qui forme toute sa société à Naples, est près de lui et paraît dresser l'oreille à la lecture des passages les plus drôles, qui font éclater de rire l'auteur même. Tout est silence dans la maison, et Galiani peut revivre ses heures de joie, à jamais perdues, qui ont laissé dans son cœur un souvenir plein de regret.

A Paris il avait fréquenté les salons les plus en vogue, ceux de Mme Geoffrin, de Mme de La Ferté-Imbault, de Mme Necker, du ba-

ron d'Holbach et d'Helvétius, etc., où sa verve et son esprit lui avaient procuré les succès les plus éclatants. Mais l'endroit où il s'était trouvé tout à fait à son aise, comme un enfant gâté, avait été le coin près du feu dans le petit salon de Mme d'Epinay, où il avait pu disserter en toute liberté, au milieu d'un petit cercle d'amis, comme Grimm, Diderot, le Marquis de Croismare et d'autres encore. Dans ce salon, comme nous le dit Mr Nicolini dans sa préface aux lettres de Mme d'Epinay, a eu lieu la dispute sur l'origine et le développement du Christianisme, et sont nés les *Commentaires sur Horace;* là aussi, Galiani a exposé, sur le commerce des blés, ses idées originales et neuves, qu'il a développées ensuite dans ses *Dialogues.*

Nous voyons par la *Correspondance* que la nouvelle de son rappel fut comme un coup de foudre pour le pauvre abbé et pour ses amis. Il partit « en sanglotant » et demeura quelque temps à Gênes dans le vain espoir de retourner à Paris. Il ne savait se persuader qu'il devait renoncer à jamais à cette vie parisienne, pour laquelle il se sentait fait et qui l'avait comblé de bonheur. Il conjure ses amis de ne pas l'oublier et de continuer par écrit avec lui leurs conversations. Mais les amis, comme cela arrive souvent dans la vie, tout en l'aimant, ne lui écrivirent que rarement. Seule Mme d'Epinay tâche de ne pas laisser se briser le lien qui unit Galiani à la France et de garder fidèlement son souvenir dans sa petite société. Dans son salon, Grimm, Diderot, Croismare parlaient souvent de lui, s'intéressaient à ses publications et lisaient avec joie les lettres qu'il leur envoyait de Naples.

« Si vous nous voyiez recevoir une lettre de vous, écrit Mme « d'Epinay à son ami, nous vous ferions rire. Dès qu'elle est arri- « vée, je la lis et relis, en attendant que les élus soient rassemblés.

« Ils arrivent avec l'air le plus affairé.

« Grimm dit:

« — Y a-t-il une lettre?

« — Oui.

« Le marquis:

« — Est-elle bien longue?

« — Non.

« — Ah! mordieu! Tant pis. N'importe: lisons toujours.

« Si elle est longue, ce sont des joies, des cris de joie. Il s'assied, « se lève, se retourne.

« — Qui est-ce qui lira?

« L'un tire ses lunettes et l'on interrompt par des éclats de rire « grimmique, par des exclamations sur tout ce que ce charmant abbé

« est de divin, de sublime, d'excellent... Enfin ce sont des cadeaux « pour nous que la lecture de vos lettres ». (*La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 2 avril 1770, p. 41).

Voilà un très charmant tableau, qui peint au vif cette petite société d'amis que l'abbé Galiani regrette tant.

Galiani dans ses lettres parle bien peu de sa vie à Naples qui lui paraît si morne et si uniforme après celle de Paris, si pleine d'éclat; et d'autre part Mme d'Epinay ne connaît pas le milieu napolitain et ne peut le comprendre. C'était un milieu frivole et nullement spirituel, celui de Naples. Les problèmes de l'esprit n'intéressaient personne. On comprend aisément comment Galiani y trouve tout petit, tout vide. Peut-être était-il un peu piqué dans son amour-propre, car il ne pouvait briller comme à Paris. Même ensuite, quand il devint l'objet d'une prédilection marquée du roi de Naples et de la Cour, son esprit n'était pas compris et sa conversation était peu appréciée.

Il a de la peine à s'habituer à sa nouvelle vie.

« Cette petitesse de tous les objets m'ennuie », écrit-il à M. Pellerin, le 16 décembre 1769. (*Corr.* T. I, p. 43). Et au baron d'Holbach, le 7 avril 1770: « Quelle vie! Rien n'amuse ici... La vie y est « d'une uniformité tuante. On ne dispute de rien, pas même de reli« gion. Ah! mon cher Paris! Ah! que je le regrette! » - (*Corr.* T. I, p. 94).

Ces plaintes se répètent souvent. De Gênes, pendant son triste retour, l'abbé écrit à Mme Necker une lettre pleine de chagrin.

«Mais est-il bien vrai que je sois parti? Est-il possible que j'aie « pu sortir de Paris? Par où? Comment? Par quelle barrière? Com« ment cela s'est-il fait? ». (Lettre du 17 juillet 1769 - *Corr.* T. I. p. 14).

Et à Mme d'Epinay, encore de Gênes, à la même date: « Je suis « toujours inconsolable d'avoir quitté Paris... Oui, Paris est ma patrie. « On aura beau m'en exiler, j'y retomberai ». (*Corr.* T. I, p. 16).

Son regret ne s'apaise pas même plus tard, quand il a désormais repris sa vie dans sa ville natale. En recevant le *Sermon philosophique* de Grimm (Correspondance Littéraire, VII, p. 414-439) qui lui rappelle sa vie parisienne et tout le bonheur du temps passé, le pauvre abbé fond en larmes.

A peine fut-il parti pour Naples, on fit courir des bruits sur son rappel. Dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont (1). (Vol. V, sub.

---

(1) Bachaumont - *Mémoires secrets* - Londres, J. Adamsohn, 1777.

15 février 1770) on lit cette observation: « M. l'abbé Galiani auteur « des *Dialogues*, dont on a parlé *sur le commerce des bleds*, n'est plus « secrétaire d'Ambassade de Naples. On prétend que le Ministère, fa- « tigué des lazzis continuels de cet abbé d'une politique très plaisante « sur le Gouvernement, l'a obligé de retourner en Italie, en lui dé- « clarant qu'il n'avait rien à craindre du ressentiment de la France et « même en le pensionnant ».

La même opinion a été exprimée par Alessandro Verri dans une lettre à son frère Pietro. (*Carteggio di A. e P. Verri*, II, p. 45-46). Il présente l'abbé Galiani à son frère comme un bel esprit et il raconte qu'il est tombé en disgrâce « pour avoir parlé avec liberté sur la guer- « re de la Corse et sur la maîtresse du roi ». On voit par là que la vraie raison du rappel n'était pas connue, et comme elle hantait les esprits du temps, même les plus sérieux et les plus cultivés. (Pour la raison réelle du rappel de Galiani voir: Perey-Maugras: *Galiani, ses amis et son temps. Préface à la Correspondance*, p. XLII et suiv. et Ferraioli: *Un fallo diplomatico dell'abate Galiani* - Archivio Storico Napoletano, V, 1880, p. 690 et suiv.).

Mme d'Epinay le tient souvent au courant de la médisance qui court sur son compte. Il en est fâché et chagriné, et il cherche toutes les occasions pour montrer que son rappel n'a pas été causé par une punition, mais qu'il a été un avancement. A peine reçoit-il l'éloge le « plus pompeux » de sa Cour par une dépêche « qu'on a même fait courir dans la ville de Naples » sur ses talents, son zèle, sa probité, etc., et apprend-il qu'on à presque doublé les appointements de sa nouvelle charge de Conseiller du commerce, il se hâte de le mander à Mme d'Epinay, sûr qu'elle le fera connaître à tous ses amis.

Mme d'Epinay profite de l'occasion pour s'amuser aux dépens de Mme Geoffrin. Elle raconte une fois un dialogue avec cette dame qui, comme l'on sait, craignait les discours compromettant et gardait le plus scrupuleux silence sur les personnages qui étaient tombés en disgrâce, toutes les fois qu'ils étaient le sujet d'une conversation. A un dîner donc de Mme d'Epinay, quand le discours tomba sur Galiani, elle garda le silence « le plus exact ». Alors la maîtresse de maison la désabusa sur le compte de l'abbé, débitant d'une manière câline, les nouvelles qu'elle tenait de lui.

Voici le dialogue:

« — Mais, a-t-elle dit, (Mme Geoffrin) on dit qu'il est à Gênes. « Que fait-il là? Pourquoi, s'il est si fort en crédit, ne va-t-il pas à « Naples?

« — Madame, il est resté à Gênes parce qu'il y a à faire.

« — Qu'est-ce qu'il y a à faire?

« — Madame, il y a à faire.

« — Mais, le savez-vous précisément? Vous dit-il ce que c'est « que ces affaires?

« — Oui, Madame.

« — Il vous écrit donc?

« — Oui, Madame.

« — Ah, je n'ai rien à dire.

« Et en effet, elle ne dit plus rien ». (*La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 1 sept. 1769, p. 22).

Mme Geoffrin et Mme d'Epinay n'avaient pas, comme l'on voit, une sympathie réciproque; cela ressort aussi d'autres endroits de la *Correspondance*.

Galiani répondit à cette lettre par une de ces mordantes remarques qui faisaient rire aux éclats ses amis: « Mme Geoffrin a le tic « de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas « même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle « cause. Elle a le cœur sensible, elle est âgée, elle se porte bien, elle « veut conserver sa santé et sa tranquillité. D'abord qu'elle appren- « dra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie ». (Lettre du 18 septembre 1769 - *Corr.* T. I, p. 30).

Une bonne partie des lettres parlent de la polémique des *Dialogues* qui est suivie avec intérêt par les deux correspondants.

Mme d'Epinay mande à Galiani les jugements pour et contre sur cet ouvrage. Nous apprenons par sa *Correspondance* qu'il y eut, à ce propos, un échange de lettres entre Mme d'Epinay et Voltaire. Mais cette dame n'est pas enchantée du jugement de ce grand écrivain, qui, de son côté, avoue que l'on aurait pu dire mieux, mais que la nécessité de « *gobemoucher* » fait qu'on ne dit « plus clairement ce que l'on voudrait dire ». (*La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 29 décembre 1770. p. 130).

Le jugement de Turgot sur les *Dialogues*, selon Mme d'Epinay, est d'abord très favorable. « Voici, a-t-il mandé, un terrible livre. Ceux « qui voudront y répondre, s'y casseront le nez et ne seront pas lus. « Il aura le sort de l'*Esprit des lois* ». (*La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 18 mars 1770, p. 40).

« Je suis ravi du jugement de M. Turgot; mon cœur l'avait pres- « senti, répond Galiani à son amie. J'avais la plus grande estime de « son excellent jugement et j'aurais toujours parié qu'il aurait goûté « les *Dialogues* ». (Lettre du 7 avril 1770 - *Corr.* T. I, p. 100).

Il n'aurait pas dit cela après les lettres de Turgot à Morellet (19

janv. 1770) et à Mlle de Lespinasse (26 janv. 1770), citées par Perey-Maugras (*Corr.* T. I, p. 505, Append.) dans lesquelles Turgot ne montre pas le même enthousiasme.

Comme, entre les adversaires les plus acharnés de Galiani, il y avait l'abbé Morellet, Mme d'Epinay s'amuse à ses dépens et ne néglige aucune occasion pour montrer les ridicules de cet homme. Morellet écrivit la *Réfutation des Dialogues*, qui ne parut qu'en 1774, car en 1770 elle fut interdite par l'abbé Terray, contrôleur général. (Cf. *La signora d'Epinay*, etc. Lettre de Mme d'Epinay à Galiani, 13 juin 1770, p. 63, et note, p. 320).

D'abord, Mme d'Epinay qui, comme Galiani, croyait à l'amitié de Morellet, en donnant la nouvelle de cette *Réfutation* qu'elle ne connaissait pas encore, affirmait qu'elle était rassurée sur le ton « qu'on dit qui y règne ». (Cf. *Mme d'Epinay à Galiani*, 4 octobre 1769 - *Corr.* T. I, p. 41).

Mais elle fut bientôt désabusée, car la *Réfutation* n'avait pas le ton de l'amitié. Et Galiani commente de son côté la conduite de Morellet: « Il raisonne par passion et agit par principes ». (Lettre du 27 janvier 1770 - *Corr.* T. I, p. 56).

Le portrait que Mme d'Epinay fait de Morellet, est celui d'un homme trop simple, de peu d'esprit et sans dignité. (Cf. *La signora d'Epinay*, ecc. Lettre des 18 novembre 1770, p. 118; 20 janvier 1771, p. 138-142; 17 août 1770, p. 84 et suiv.; 2 novembre 1771, p. 218). Ce jugement est cependant moins âpre et moins sévère que celui de Diderot dans une lettre à Mlle Volland, dans laquelle il accuse Morellet d'être un écrivain « mercenaire, qui vend sa plume au gouvernement contre ses concitoyens » et d'avoir une âme basse et lâche. (Cf. *Diderot à Mlle Volland*. Lettre du 23 août 1769, III, p. 201).

Ce qui charme dans les lettres de Mme d'Epinay, c'est l'efficacité de ses contes qui nous font vivre dans sa société. Cette dame, avec peu de mots, sait en artiste, représenter au vif ceux qui l'entouraient et qui étaient parfois l'objet de ses plaisanteries. Parmi euvx, on trouve en première ligne le marquis de Croismare. Le portrait que Mme d'Epinay fait de lui s'accorde en tout avec celui que Galiani a fait dans ses *Dialogues*, sous le nom du marquis de Roquemaure. En effet, dans cet ouvrage, ce gentilhomme est représenté comme un bonhomme très simple, très crédule, porté à considérer les choses selon leur aspect extérieur, un peu irréfléchi, impulsif dans ses jugements et dans ses réponses, mais toujours prêt à reconnaître son tort et à admirer l'avis des autres. Mme d'Epinay rit aux éclats des sorties du marquis. Elle raconte à Galiani les aventures plus ou moins heureuses qui arrivent à leur ami commun,

d'une manière vive, piquante et parfois licencieuse, qui laisse pourtant entrevoir son affection pour ce vieux gentilhomme. Elle s'intéresse à lui, se charge de ses affaires, car « il trouve le secret, par ignorance et « par vivacité, de tout gâter ». (Cf. *La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 13 avril 1770, p. 46).

Elle suit tristement le déclin physique de son ami, et sa mort lui cause une profonde douleur dont elle a de la peine à se consoler.

Si, sur ce point, les deux amis s'accordent, l'on ne peut pas en dire autant du troisième interlocuteur des *Dialogues*, le Président Baudouin. Galiani l'avait peint comme un personnage grave, plein de noblesse, capable de pénétrer au fond des questions d'économie politique. D'après ce portait, Mme d'Epinay attribue à Baudouin toutes ces vertus, mais lorsqu'elle a l'occasion de le connaître de près, elle le juge tout de suite bête, nigaud, sans aucune délicatesse. (Cf. *La signora d'Epinay*, etc. Lettres des 27 mai 1770, p. 53 et suiv. et 18 fév. 1771, p. 148). Elle ne néglige aucune occasion de parler de lui, avec le mépris qu'il mérite, à cause de sa conduite politique. Comment Galiani, si bon connaisseur des hommes, a-t-il pu se méprendre si grossièrement? « Je vois que tout homme de génie, écrit Mme d'Epinay en badinant, « a dans ce monde son hétéroclyte d'affection. Le Président de Mon- « tesquieu avait l'abbé de Guasco, Voltaire a M. de Villette, vous avez « M. Baudouin ». (*La signora d'Epinay, etc.* Lettre du 28 juin 1770, p. 66).

La lecture de l'ouvrage: *Intérêt Général de l'Etat ou la liberté du commerce des blés démontrée conforme au droit naturel, au droit public de la France, aux lois fondamentales du royaume, à l'intérêt commun du souverain et des sujets en tous les temps, avec la réfutation d'un nouveau système public en forme de Dialogues sur le commerce des blés* (Amsterdam, 1770) de Lemercier de la Rivière, pousse notre abbé à écrire une parodie intitulée: *De la liberté des Bagarres démontrée conforme au droit naturel*, etc. Il n'avait, ce sont ses propres mots, fait encore rien de si fou dans sa vie. « Je ris moi-même en me lisant, « ce qui ne m'était encore arrivé ». (Lettre du 20 novembre 1770 - *Corr.* T. I, p. 304).

Mme d'Epinay et ses amis riaient jusqu'aux larmes, sur cette dissertation « sublime et d'un ton de plaisanterie excellent ». (*La signora d'Epinay*, etc. Lettre du 23 septembre 1770, p. 95).

« La *Bagarre* a paru un chef-d'œuvre et une critique sanglante à « tous ceux qui ont présent le livre de La Rivière et surtout Diderot qui en a fait des rires fous ». (*La signora d'Epinay*. Lettre du 13 octobre 1770, p. 101).

Comme le manuscrit s'est perdu, nous ne pouvons pas connaître ce qu'il contenait, ni comprendre les allusions de Mme d'Epinay et de l'abbé Galiani.

On sait que cette correspondance avec l'abbé devint plus rare dans ses dernières années, surtout à cause de la maladie de Mme d'Epinay.

La mort de cette dame dut affecter profondément l'abbé Galiani. A l'âge où l'amitié devient plus nécessaire, il avait perdu, avec Mme d'Epinay, tous ses amis, et il était accablé par la douleur de voir brisé à jamais tout lien avec son charmant passé.

Cette femme qui a eu pour Galiani une tendresse presque maternelle et à qui l'on doit un des plus charmants recueils de lettres que l'on connaisse, nous inspire une sympathie profonde.

Sa bonté généreuse étend un voile sur ses défauts et, en songeant à elle, on ne voit que le doux sourire qui illumine son visage.

# CHAPITRE VIII

La Correspondance de l'abbé Galiani sous l'aspect littéraire - Ses qualités et ses défauts - La figure morale de l'abbé - Son esprit - Sa vanité - La conscience de sa valeur - Ses sentiments - Sa paresse - Galiani comme magistrat.

La *Correspondance* de l'abbé Galiani est une des plus intéressantes, sous l'aspect littéraire. Ses lettres ne sont ni schématiques ni prolixes. Elles donnent l'impression d'une causerie agréable, d'où toute pédanterie est bannie.

Les dissertations philosophiques de l'abbé, toujours originales, sont faites sur un ton léger et amusant; Galiani ne s'attarde pas sur les idées secondaires qui rendraient lourd son raisonnement, mais il ne les touche qu'en passant, ce qui donne plus de relief à l'idée fondamentale. De là vient l'intérêt que sa *Correspondance* éveille, ainsi que la raison pour laquelle elle a toujours été louée.

On est encore étonné de voir la variété des sujets, que notre auteur développe avec tant de facilité et d'entrain. C'est qu'il avait une imagination très fertile, qui lui permettait de passer avec rapidité d'un sujet à l'autre et le talent d'apercevoir de l'affinité entre les choses les plus disparates. Cette imagination, unie à une culture profonde et encyclopédique, lui servait à donner plus d'éclat aux choses qu'il débitait et à raviver des sujets par eux-mêmes lourds et même sans intérêt pour les profanes.

Les lettres touchent les nombreuses branches du savoir: on trouve des lettres au contenu philosophique, historique, politique, écono-

mique; on en trouve d'autres qui montrent qu'il est versé dans la connaissance des monnaies et médailles, qu'il se connaît aux beaux-arts et à la critique littéraire. Ses amis lui demandaient souvent son avis sur des inscriptions latines, sur des projets de monuments funèbres, sur l'interprétation des poésies d'Horace, etc. Ce fait montre quelle opinion ils avaient de sa connaissance du latin et du monde ancien. (Cf. *Correspondance*, 12 mai 1770, T. I, p. 140; 3 juin 1775, T. II, p. 400; 19 août 1775, T. II, p. 421; 17 octobre 1772, T. II, p. 122. - Lettre de Diderot à l'abbé Galiani sur la sixième ode du III[e] livre d'Horace (1773) - *Oeuvres*, T. VI, p. 289-302, éd. Assézat.

En lisant les lettres de Diderot en général, et particulièrement celles qui sont adressées à Mlle Volland, ainsi que la *Correspondance Littéraire* de Grimm, on voit leur admiration pour son esprit et pour son savoir. A l'occasion de la *Réfutation* de Morellet, Diderot écrivit une lettre à M. de Sartine, le 10 mars 1770, où il s'exprime, entre autres, en ces termes: « La lutte contre un homme de génie, « qui connaît le monde et les hommes, le cœur humain, la nature de « la société, l'action et la réaction des ressorts opposés qui la com- « posent, la force de l'intérêt, la pente des esprits, la violence des pas- « sions, les vices des différents gouvernements, l'influence des plus « petites causes, et le contre-coup des moindres effets dans une grande « machine est une lutte périlleuse... ». (Cf. lettre de Diderot à M. de Sartine, 10 mars 1770 - *Oeuvres*, T. XX, p. 8-10, éd. Assézat et Tourneux).

Diderot dans une lettre publiée par le *Mercure de France* (citée par Perey-Maugras - *Correspondance*, T. I, p. 526 - Appendice), exalte encore les qualités supérieures de l'esprit de Galiani, son ample provision de connaissances, sa pénétration, son talent de voir dans les sujets les plus communs, quelque face qu'on n'avait point aperçue et enfin son art de faire ressortir la vérité par des apologues originaux.

Grimm de son côté, considère l'abbé Galiani comme « un vrai phénomène » et il en parle toujours avec admiration. (Cf. *Correspondance Littéraire*, passim).

Mais à côté des qualités qui forment le prix de cette *Correspondance*, on ne peut passer sous silence ses défauts.

On a reproché à Galiani que dans ses lettres on sent l'effort; c'est un défaut du reste commun à presque toutes les correspondances écrites avec le souci de la publication. Vraiment la préoccupation, qui hantait son esprit, de plaire à ses amis et à tous ceux qui lisaient ses lettres, a parfois nui au naturel.

Un autre reproche que Sainte-Beuve a fait à Galiani, c'est que celui-ci à usé et abusé de la licence.

Mais il faut observer que Sainte-Beuve a fait cette remarque, parce qu'il avait sous les yeux l'édition Serieys, qui était pleine de mots grossiers, qu'on avait ajoutés au texte. Dans l'édition Perey-Maugras, au contraire, les mots licencieux sont très rares. On ne peut donc pas, sans être injuste, accuser l'abbé de cette liberté de langage. Il y a, à vrai dire, quelques phrases un peu libres, mais en comparaison de celles qu'on trouve dans les lettres des correspondants du temps, tels que Diderot et Mme d'Epinay même et des grossièretés et parfois des obscénités qu'on trouve dans certains ouvrages, par exemple dans *Candide*, on doit convenir que notre abbé a tenu un langage bien plus correct que les autres. Dans la conversation, il a été plus libre, ce qu'on peut facilement vérifier en lisant les anecdotes rapportées par les contemporains.

Dans ses lettres, au contraire, on ne trouve que rarement des phrases équivoques, et jamais de contes indécents.

Plus que pour sa liberté de langage, on peut le blâmer pour avoir parlé des choses sacrées et sérieuses avec un ton léger et moqueur qui rappelle celui qu'il avait dans les salons parisiens.

En écrivant sa *Correspondance*, il se croyait évidemment encore à Paris, au milieu d'une société de dames spirituelles et charmantes, de philosophes célèbres qui ne se lassaient jamais de l'entendre parler. Sa verve naturelle s'aiguisait dans ces souvenirs et trouvait encore le moyen de se manifester.

Mais les lettres, combien elles sont froides en comparaison de ses brillants propos de Paris!

Dans la société napolitaine, l'abbé était devenu muet; les auditeurs lui manquaient, car comme l'écrit Alexandre Verri « ici on n'écoute pas comme en France ».

A cause de cela et peut-être aussi parce qu'il ne trouvait pas à Naples le charme des salons de Paris, Galiani vivait isolé dans sa ville natale, où il avait pourtant beaucoup d'amis.

Alexandre Verri avait eu l'occasion de connaître l'abbé Galiani à Paris, dans le cercle de ses admirateurs et il avait été étonné de son esprit. (Cf. P. e A. Verri: *Lettere e scritti inediti* - Milano, Galli, 1879, II, p. 45-46).

Son témoignage ressemble a celui des écrivains français qui connurent Galiani de près.

D'autres Italiens, qui eurent eux aussi l'occasion de rencontrer Galiani à Paris, ont remarqué la même chose. Le célèbre Casanova

écrit que l'abbé Galiani « avait un talent supérieur pour donner à tout ce qu'il débitait de plus sérieux une teinte comique; et parlant bien et toujours sans rire, donnant à son français l'invincible accent napolitain, il était chéri de toutes les sociétés, où il voulait être admis et dont il faisait le charme ». (Casanova de Seingalt - *Mémoires*. Paris, Garnier, III, p. 435, d'après Nicolini - *Il pensiero dell'abate Galiani*, pag. 232). Et Joseph Gorani: « L'abbé Galiani est le plus intéressant des Italiens que j'ai connus à Paris... ». « Galiani était l'homme le plus spirituel des Deux-Siciles ». (J. Gorani - *Mémoires secrets et critiques des Cours, des Gouvernements et des principaux Etats de l'Italie* - Paris, 1794, T. I, p. 180 et p. 186).

Cet esprit qui formait la joie de la société française a sans doute nui au génie de l'abbé, car il l'a détourné des études sérieuses.

Quelle en était la source?

M. Flora l'attribue à la vanité de l'abbé. Il dit que Galiani voulait d'abord cacher sa laideur physique et, par suite, exagérait cette tendance naturelle. Il dut, selon M. Flora, continuer dans cette attitude, comme un acteur qui joue toujours le même rôle et pour cette raison, est obligé de faire continuellement les mêmes grimaces. C'est ainsi que le masque qu'il avait pris d'abord pour se défendre du ridicule est devenu abituel et constant. (Cf. Flora - *Le più belle pagine di Ferdinando Galiani*, Prefazione - Milano, Treves, 1927).

Je pense avec M. Flora que les circonstances ont aidé à développer cette qualité, mais je crois qu'elle était innée et que son esprit jaillissait sans effort. Il me semble que ce serait rapetisser par trop la figure de l'abbé que de lui attribuer cette vanité mesquine.

Marmontel a tâché de pénétres dans l'âme de l'abbé Galiani. Il dit que le fond de sa nature était la mélancolie. (Cf. Marmontel - *Oeuvres complètes* - Paris, Verdière, 1818, T. I, p. 353).

Peut-être cette tristesse, qu'on peut remarquer aussi dans certaines lettres, est-elle causée par le sens du vide où conduit l'augmentation des connaissances. On ne pourrait autrement la comprendre, car Galiani devait être heureux, puisqu'il était toujours et partout fêté et chéri. Et non seulement en France, mais en Italie aussi, où il jouissait de beaucoup de considération, non pour son esprit, mais pour son talent.

Galiani, dit-on, est vain et aime à être loué. On ne peut nier en effet qu'il n'ait eu ce défaut. Quand il envoie ses productions littéraires et même ses lettres, il attend avec impatience l'avis de ses amis, sûr d'avance qu'il est flatteur. Si la réponse tarde, il la sollecite plusieurs fois.

Mais quel est l'écrivain qui est exempt de ce défaut?

Il ne faut cependant pas appeler vanité la conscience qu'il avait de la valeur de son talent.

Sa renommée, affirme-t-il, dans une de ses lettres à Mme d'Epinay au moment où la lutte contre ses *Dialogues* était le plus vive, n'est pas due aux injures de ses adversaires. « Je ne suis pas fâché « qu'on sache bien qui je suis... On verra que je suis un vieux écri- « vain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à imprimer à « l'âge de 19 ans et qu'il y a 22 ans que je babille par la presse et « pour sortir de la presse ». (Lettre du 13 décembre 1770 - *Corr.* T. I, p. 317).

Mais la conscience de son talent ne le rendait pas jaloux de la valeur des autres écrivains.

Il était bien loin des querelles mesquines, des procédés indignes qui cherchent à diminuer la gloire d'autrui; en cela, il marque une supériorité d'âme qui mérite d'être remarquée. Ni dans ses lettres, ni dans les témoignages du temps, il n'y a de traces qu'il ait eu de l'envie ou de l'animosité. Il aimait à être admiré, mais il prisait aussi la valeur des autres. Sa critique était tout à fait objective, car il n'avait de haine pour personne.

Comme il était cohérent dans ses idées, il l'était aussi avec ses amis: il n'y eut jamais entre eux et lui aucune brouille ,ni aucune mésintelligence. C'est pour cette raison que son amitié était profonde et sincère. Marmontel était peut-être le seul qui eût dit: « Aucun de « nous n'aurait pensé à faire son ami de l'abbé Galiani ». (Marmontel - *Mémoires*, T. I, p. 355).

Galiani avait au contraire des amis fidèles qui lui gardèrent longtemps leur amitié, tels que Diderot, Grimm, Gleichen, d'Holbach, D'Alembert, etc.

Galiani exagérait souvent ses défauts, ou il s'attribuait des qualités négatives qu'il n'avait pas. C'est son tort à lui et cela a servi souvent à le faire juger très mal. Il veut paraître insensible. Diderot dit que Galiani lui a déplu, car il lui avait avoué n'avoir « jamais « pleuré de sa vie et que la perte de son père, de ses frères, de ses « sœurs, de ses maîtresses ne lui avait pas coûté une larme ». (*Lettres de Diderot à Mlle Volland*, 20 septembre 1760, T. I, p. 182).

Il faut observer que lorsque Diderot disait ces mots, il venait à peine de faire la connaissance de l'abbé Galiani qui se trouvait depuis quelques mois à Paris. Alexandre Verri, qui, lui aussi avait fréquenté trop peu l'abbé pour le bien connaître, dit qu'il ne le croirait ni sensible, ni sage. (Cf. P. e A. Verri - *Lettere*, etc., T. II, p. 46).

Mais les lettres de l'abbé qui sont un sûr témoignage de ses sentiments d'amitié, nous disent qu'il avait au contraire une âme sensible. Il s'intéressa beaucoup à sa famille et n'épargna pour elle ni argent, ni temps, ni peine. Aussi se charge-t-il de la famille de son frère, qui lui cause des ennuis sans fin et il tâche de bien placer ses parents.

Dans la lettre écrite aux derniers moments de sa vie à la reine Caroline, il lui recommande avec empressement deux de ses parents. (Cf. Lettre du 18 octobre 1787 - *Corr.* T. II, p. 640).

Il fut aussi généreux envers les pauvres. Diodati affirme qu'il faisait beaucoup d'aumônes aux indigents, et qu'il eut cette pieuse habitude dès qu'il commença à jouir des revenus ecclésiastiques. (Diodati - *Vita dell'abate Galiani*, etc., Napoli, Orsino, 1778, p. 89-90).

Sa conduite envers l'abbé Morellet qui l'attaque si âprement par sa *Réfutation*, se ressent du contraste entre deux sentiments qui se heurtent: l'indignation de se voir traité si mal par un ami qu'il croyait sincère, lui inspire des mots pleins d'amertume et d'ironie; l'amitié au contraire l'apaise et lui fait désirer de ne pas rompre avec lui: « Il me suffit que Panurge sache, même par ricochet, que je souhaite me raccommoder et rentrer dans ses bonnes grâces. Pourquoi serions-nous ennemis? » (Lettre du 28 août 1773 - *Corr.* T. II, p. 251).

A l'occasion de la seconde édition du traité *Della Moneta*, Galiani remarque que, dans une des notes ajoutées au texte, il a répondu avec le langage de l'amitié à l'abbé Morellet. (Cf. lettre du 22 juillet 1780 - *Corr.* T. II, p. 592).

Lui-même reconnaît avoir une âme sensible et, à propos de la mort de son Ambassadeur, il écrit: « Je m'aperçois de plus en plus « que je ne serai jamais heureux, parce que je suis trop sensible à l'amitié et j'ai trop d'imagination pour oublier. Ah! si je pouvais avoir « un peu de cette eau de Léthé ». (Lettre du 17 mars 1770 - *Corr.* T. I, p. 83).

Combien de fois on trouve dans la *Correspondance* les vifs soucis que la santé de Mme d'Epinay lui cause! « Votre maladie m'inquiète, me chagrine, me tourmente! ». Voilà des expressions de profond attachement.

A sa Patrie il donna le meilleur de son énergie.

Le traité *Della Moneta* lui fut inspiré par cet amour pour son pays, amour qu'il sentait déjà profondément dans sa première jeunesse. Italien d'âme, de sentiment et de culture, à Paris même où il est si choyé, il n'oublie pas un instant qu'il doit travailler pour le bien

de son pays. A son retour à Naples, il vante l'excellence du dialecte napolitain sur les autres dialectes d'Italie et surtout sur le toscan.

Il se montre toujours fier d'appartenir à cette ville de Naples, pleine de charme et de beauté.

Diodati dit qu'il sut profiter de ses talents de littérateur, d'homme politique et de ministre, ainsi que d'autres heureuses aptitudes, pour cultiver toujours plus son esprit et se rendre utile à sa Patrie. (Cf. Diodati - *Vita dell'abate Galiani*, p. 90).

Combien il aimait la France, son pays d'adoption, c'est ce que montrent toutes ses expressions de regret pour son éloignement de Paris, et de reconnaissance pour la nation qui lui avait donné tant de bonheur. Le but de ses *Dialogues* n'était-il pas de faire du bien à la France? « J'ai cru faire un livre utile et m'acquitter de ma dette « envers une nation qui m'a tant aimé, que j'aime si fort et que j'es- « père un jour revoir. (A M. Pellerin, 24 mars 1770 - *Corr.* T. I, p. 86).

Pour être impartial, on ne peut passer sous silence les défauts de l'abbé Galiani, que la *Correspondance* nous révèle. On y voit par exemple une manière très libre de concevoir la vie. L'on comprend comme cette conduite de l'abbé a été remarquée par ceux qui eurent l'occasion de le connaître de près. Gorani que j'ai déja cité, dit que Galiani « étoit aussi l'homme dont les mœurs étoient les plus cor- « rompues. Tout lui sembloit permis, pourvu que le succès justi- « fiât l'action. Devenu très insouciant, il n'existoit que pour satis- « faire ses goûts et ses penchans ». (Gorani - *Mémoires secrets*, p. 186).

Galiani proclame et applique en réalité le principe: jouir le plus possible dans la vie, et cela, en contradiction à ce qu'il disait dans sa jeunesse, qu'il ne voulait pas paraître épicurien, car il ne l'était pas (*Della Moneta*, libro I, Capo II, p. 46).

On aurait pu attendre d'un écrivain si bien doué, une plus grande fécondité. A Paris, dans ce centre intellectuel si élevé, vers lequel tous les savants de l'Europe dirigeaient leurs regards, au milieu des événements politiques précurseurs de la Révolution, la matière ne manquait pas pour son activité d'auteur. Peut-être la vie brillante et dissipée de cette ville, les occupations de sa charge, le détournèrent par trop d'un travail sérieux. Mais ce qui surtout l'a empêché de donner tous les fruits que son génie pouvait produire, a été sa paresse. Lui-même avoue quelquefois son défaut. « Je suis un paresseux et je me réduis toujours à l'extrémité », écrit-il à M. Schomberg. (Lettre du 19 mai 1770 - *Corr.* T. I, p. 145).

Dans son âge mûr, quand il devait refaire son ouvrage *Della Mo-*

*neta*, il se contente d'y ajouter des notes, en disant qu'il n'y avait rien à changer. Comme si, à 50 ans, l'on pouvait être satisfait d'un ouvrage écrit à 20 ans, dit M. Nicolini dans l'introduction au livre *Della Moneta* (Bari, Laterza, 1915).

On lui a reproché souvent cette paresse. M. Flora affirme qu'il cherchait tous les moyens de se soustraire à un travail intellectuel pénible. Sa collection des pierres du Vésuve et ses recherches sur les monnaies anciennes, ne sont, de l'avis de cet écrivain, que des prétextes pour cultiver sa paresse.

Si Galiani n'était pas sorti de sa ville natale, dans ce milieu tranquille et propre aux méditations, aurait-il continué ses études économiques et historiques? Il est bien difficile de répondre à cette question. M. Croce pense qu'il se serait probablement perdu comme écrivain, parce qu'il lui manquait l'aiguillon et la matière sur laquelle il aurait dû travailler. (Cf. B. Croce - *Il pensiero dell'abate Galiani* - Critica 1909, p. 400 et s.).

Peut-être aussi la versatilité de son esprit qui n'était pas soutenue par une volonté ferme, fut un obstacle à son activité littéraire et scientifique.

Le temps lui manquait sans doute, car il était très occupé par les devoirs de sa charge. Dans ses lettres, il se plaint quelquefois d'avoir à couper court, parce qu'il est pressé par les affaires.

Cette paresse pourtant, il ne l'eut jamais comme fonctionnaire public. M. Nicolini dit que lorsque Galiani entrait dans le bureau de l'ambassade napolitaine à Paris, lui, très paresseux, devenait très actif. (23 vol. de son activité politique sont conservés dans les Archives d'Etat de Naples). Des lettres, des avis, des propositions, des relations, etc. nous restent en grand nombre pour témoigner de cette activité. (Cf. Nicolini - *Su F. Galiani* - *Rivista storica*, 1908, p. 5-33).

Dès son retour à Naples, Galiani continua son travail long et pénible, qui absorbait tout son temps. Il était très considéré et les charges nombreuses et importantes qu'il eut ensuite le prouvent. Aucune tache ne ternit sa réputation de magistrat.

Dupaty, au contraire, veut voir en lui une vénalité qui en réalité n'existe pas. « Le commerce (de Naples) du moins, est-il bien ad« ministré? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G.; il faut donc « que chacun d'eux soit payé. Il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé « G... est à la tête du département du commerce ».(Cf. Dupaty - *Lettres sur l'Italie* - Rome, 1789, lettre CVI, A Naples p. 203-4).

Cette affirmation n'est pas fondée. Si Galiani n'avait pas été un fonctionnaire intègre, le roi ne l'aurait pas nommé ministre de la Jun-

te des Domaines Royaux. (Cf. Diodati - *Vita dell'abate Galiani*, etc., p. 63).

Et ailleurs, ce même biographe ajoute: « La valeur de Galiani « dans les sciences du commerce et de l'économie publique était déjà « connue de la Cour. On le nomma par conséquent le 20 novembre « 1782 premier assesseur du Conseil Général des Finances, charge « qu'il reçut avec la plus grande joie, car elle s'accordait avec ses « études: et il voulut encore renoncer aux appointements qu'on lui « avait fixés pour cet emploi. (Cf. Diodati - *Vita*, etc., p. 78).

Du reste, même ses ennemis les plus acharnés ne l'accusèrent jamais du vice de vénalité.

Peut-être Dupaty a-t-il pris au sérieux des mots que l'abbé proférait avec son ton moqueur habituel, posant ainsi en homme cynique et sans moralité.

Pour conclure, les ouvrages de Galiani sont peu nombreaux, mais ceux qu'il a laissés, sont d'un écrivain de génie. Ils surent intéresser même le plus grand écrivain allemand, c'est-à-dire Goethe. (Cf. *Goethes Tagebuch*, sub. 5 décembre 1778).

Il est pourtant à regretter qu'il n'eût pas un sens moral plus profond, une volonté plus forte, une plus grande largeur de vues dans l'étude des questions historiques et politiques.

Comme homme, il avait beaucoup de défauts, cependant il n'était pas un individu bas et vulgaire. Il est injuste de le déprécier, comme ont fait Brunetière en France et Amalfi en Italie. (Ce dernier, ne pouvant pas nier la valeur de ses ouvrages, lui en conteste la paternité). (Cf. Amalfi - *Dubbi su Galiani* - Torino, Bocca, 1888; Brunetière - *L'abbé Galiani*, dans *Revue des Deux Mondes*, a. LI, 3ᵉ période., Tome 45, 15 juin 1881).

Mais ce serait aussi injuste que de l'exalter à l'excès. Ses vices, qui étaient du reste ceux de l'époque, n'offusquent pas les qualités de son caractère: l'abbé Galiani est, malgré eux, une des figures les plus intéressantes et les plus dignes d'estime du XVIIIᵉ siècle.

# TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS . . . . . Pag. 3

BIBLIOGRAPHIE . . . . . » 5

CHAPITRE I . . . . . » 11

Vie de l'abbé Ferdinand Galiani.

CHAPITRE II . . . . . » 15

Les principaux ouvrages de l'abbé Galiani - Galiani écrivain italien et français - Caractères différents de ses ouvrages dans les deux langues - Notice sur ses principaux ouvrages italiens: *Della Moneta, Dei Doveri dei Principi Neutrali verso i Principi Guerreggianti e di questi verso i Neutrali, Socrate Immaginario, Del Dialetto napoletano* - Notice sur ses ouvrages français: *La Correspondance aver Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Geoffrin, etc.; Diderot, Grimm, D'Alembert, De Sartine, D'Holbach, etc.* - *Les Dialogues sur le commerce des bleds* - *Etudes sur Horace.*

CHAPITRE III . . . . . » 25

Les problèmes philosophiques au XVIII[e] siècle - Rapports de Galiani avec les philosophes ses contemporains - Opposition de Galiani à leurs idées - Indépendance de sa pensée - Trait dominant de son esprit - Nouvelle tendance religieuse contemporaine - L'abbé Galiani en présence du problème religieux. - Sa conduite extérieure - Les idées de l'abbé dans le traité *Della Moneta* et dans les *Doveri dei Principi Neutrali* - Sa croyance en l'existence de Dieu, d'après sa *Correspondance avec Mme d'Epinay, etc.* et le témoignage de ses contemporains - Comment Galiani juge le Catholicisme.

CHAPITRE IV . . . . . » 37

Quelles étaient les questions que l'abbé Galiani traitait de préférence - La morale comme science relative - Son étude sur l'homme en particulier - Sa pensée sur l'origine des connaissances humaines - L'illusion comme fondement des actions humaines - Contradictions qu'on trouve parfois entre ses idées et leur cause - Analyse d'autres passions humaines - Comment Galiani conçoit la nature en contraste avec les philosophes contemporains.

CHAPITRE V . . . . . Pag. 51

L'éducation selon l'abbé Galiani - Où l'on trouve ses idées pédagogiques. (*Le Dialogue sur les femmes* et *la Correspondance* - Comment il définit l'éducation - Ses vues opposées à celles de J.-J. Rousseau - Le but et la méthode de l'éducation - Influences qui déterminent l'éducation - L'éducation sous l'aspect politique - Les idées de Mme d'Epinay et de l'abbé Galiani sur l'éducation de la femme.

CHAPITRE VI . . . . . » 61

Les idées politiques de l'abbé Galiani - Son activité comme diplomate - Le problème politique en général et en particulier - L'opposition de Galiani aux théories humanitaires - Vertus de ceux qui gouvernent - Ses observations sur la politique contemporaine - Ses jugements sur les personnages et les événements historiques - Comment Galiani imaginait l'Europe en 1900.

CHAPITRE VII . . . . . » 71

Mme d'Epinay - Ses rapports avec Diderot et Rousseau - Les sentiments de Mme d'Epinay - Mme d'Epinay et Galiani - *Les Dialogues* - Les interlocuteurs des *Dialogues* dans la correspondance de Mme d'Epinay - La *Bagarre* - La mort de Mme d'Epinay.

CHAPITRE VIII . . . . . » 83

La *Correspondance* de l'abbé Galiani sous l'aspect littéraire - Ses qualités et ses défauts - La figure morale de l'abbé - Son esprit - Sa vanité - La conscience de sa valeur - Ses sentiments - Sa paresse - Galiani comme magistrat.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

*des noms des principaux personnages cités dans le volume.*


Alembert (d'), 25, 87.
Amalfi (G.), 91.
Bachaumont (Louis), 76.
Baudouin, 80.
Beccaria (Cesare), 16, 18.
Brunetière (F.), 91.
Cantillana (le comte de), 13, 61, 88.
Carolina (reine de Naples), 35, 88.
Casanova (Giacomo), 85, 86.
Catherine II (l'impératrice), 25, 66.
Cirillo (Pasquale), 11.
Cocchi (Antonio), 12.
Coyer (abbé), 54.
Croce (Benedetto), 21, 36, 49, 58, 90.
Croismare (marquis de), 75, 79.
Dessein, 18.
Diderot (Denis), 12, 13, 23, 25, 26, 34, 63, 67, 71, 72, 73, 75, 79, 80, 84, 85, 87.
Diodati (Luigi), 35, 88, 89, 91.
Dupaty (Ch.), 90, 91.
Epinay (Denis Lalive d'), 71.
Epinay (Mme d'), 20, 21, 22, 23, 40, 42, 45, 51, 56, 57, 58, 59, 63, 65, 66, 68, 71-82, 87.
Esclavelle (Mme d'), 73.
Fénelon, 56.
Flora (Francesco), 35, 86, 90.
Fraggianni (Nicolò), 11.
Frédéric II (roi de Prusse), 25.
Galiani (Mons. Celestino), 11.
Galiani (Matteo), 11.
Genovesi (Antonio), 16.
Geoffrin (Mme), 13, 74, 77, 78.
Ginguené (P. L.), 23.
Gleichen (baron de), 87.
Goethe, 91.
Goldoni (Carlo), 19.
Gorani (Joseph), 86, 89.
Graziani (Augusto), 17.
Grimm (baron de), 19, 25, 35, 42, 51, 67, 68, 71, 74, 75, 76, 84, 87.
Helvétius, 40, 74.
Holbach (baron d'), 13, 25, 26, 33, 49, 74, 76, 87.
Intieri (Bartolommeo), 11, 12, 19.
La Ferté-Imbault (Mme), 74.
Leibniz, 31, 32, 39.
Lemercier de la Rivière, 80.
Lespinasse (Mlle), 79.
Locke (Jean), 11, 17, 18, 39.
Lorenzi (abbé), 19, 20.
Louis XV (roi de France), 66.
Louis XVI (roi de France), 67.
Machiavelli, 16, 63.
Maffei (Scipione), 12.
Marmontel (J.F.), 25, 86, 87.
Martorelli (Giacomo), 11.
Mattei (Saverio), 20.
Montesquieu, 26.
Morellet (abbé), 18, 19, 25, 33, 34, 65, 78, 79, 84, 88.
Morgagni, 12.
Necker (Mme), 13, 74, 76.
Nicolini (Fausto), 19, 21, 22, 31, 51, 68, 73, 75, 90.
Pagano (Mario), 16.
Paisiello, 20.
Perey-Maugras, 16, 36.
Rinuccini( Alessandro), 11.
Rousseau (J.-J.), 26, 28, 32, 51-60, 71, 72, 73.
Sainte-Beuve (Ch.-Aug.), 21, 27, 35, 40, 85.
Sanseverino (Domenico), 11.
Scherillo (Michele), 19, 20.
Sergio (Giannantonio), 12.
Spedalieri (Nicolò), 16.
Tanucci (Bernardo), 16.
Terray (abbé), 79.
Thomas, 51, 57, 58.
Tiraboschi (G.), 13.
Trivulzi, 18.
Turgot, 65, 68.
Verri (Alessandro), 85, 87.
Verri (A. e Pietro), 16, 18, 77.
Vico (G. B.), 16, 17, 29, 30, 31.
Voltaire, 26, 31, 32, 35, 41, 44, 45, 68, 71, 78, 85.
Zanotti (F. M.), 12.

Vu et lu,
Le Doyen de la Faculté des lettres
*Besançon, le 14 avril 1932*
H. Van Daele

Vu et permis d'imprimer
*Besançon, le 18 avril 1932*
Le Recteur
Président du Conseil de l'Université
Alengry

# ERRATA

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page | 3, | ligne | 4 - | XIII^e^ | — XVIII^e^ |
| » | 23 | » | 26 - | fome | — forme |
| » | 23 | » | 39 - | Gazete | — Gazette |
| » | 25 | » | 2 - | XIII^e^ | — XVIII^e^ |
| » | 28 | » | 17 - | se | — ne |
| » | 28 | » | 37 - | convintions | — convictions |
| » | 35 | » | 1 - | pêtres | — prêtres |
| » | 35 | » | 28 - | restés | — restées |
| » | 38 | » | 20 - | pluseurs | — plusieurs |
| » | 42 | » | 18 - | la | — le |
| » | 49 | » | 27 - | anc êtres | — ancêtres |
| » | 55 | » | 8 - | eux-même | — eux-mêmes |
| » | 58 | » | 8 - | costitution | — constitution |
| » | 58 | » | 37 - | engangeantes | — engageantes |
| » | 61 | » | 10 - | acitivité | — activité |
| » | 62 | » | 23 - | mont-de-piété | — monts-de-piété |
| » | 63 | » | 1 - | dant | — dans |
| » | 63 | » | 27 - | géométriquemena | — géometriquement |
| » | 64 | » | 9 - | passion | — passions |
| » | 68 | » | 3 - | Correspodance | — Correspondance |
| » | 69 | » | 11 - | conquêts | — conquêtes |
| » | 86 | » | 11 - | pénétres | — pénétrer |
| » | 86 | » | 40 - | réponde | — réponse |
| » | 86 | » | 40 - | sollecite | — sollicite |